

LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES ⁽¹⁾

OBLIGE de me restreindre aux limites plutôt mesurées qu'impose le cadre de la *Revue Canadienne* je devrai me contenter dans cet article d'indiquer la suite des différents Congrès — il y en eut vingt — qui ont précédé celui de Montréal, me réservant d'insister sur les cinq ou six plus importants.

ORIGINE DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Les Congrès Eucharistiques sont nés à Paray-le-Monial. A une telle oeuvre il fallait un tel berceau. C'est de Paray qu'est sortie, il y a deux siècles, cette dévotion eucharistique qui devait s'épanouir si magnifiquement à l'heure actuelle. C'est de la miraculeuse chapelle que jaillit aussi, il y a trente-sept ans, l'étincelle des Congrès Eucharistiques qui n'allait pas tarder à devenir un foyer intense de foi et d'amour.

On était au 29 juin 1873. Deux cents députés français, prosternés devant le Saint-Sacrement, se consacraient et avec eux consacraient le Parlement et la France — la France toute meurtrie

(¹) *Note de la Rédaction.* — Nous avions demandé au secrétaire du Comité des Travaux du futur Congrès Eucharistique de Montréal, le Révérend Père Galtier, de nous écrire un article sur les Congrès Eucharistiques. Par ailleurs, le 7 avril, le Révérend Père donnait à l'Université Laval de Montréal une conférence qui fut très goûtée sur le même sujet, si important et pour nous si actuel. Sur les instances des plus zélés organisateurs du Congrès et avec la bienveillante autorisation de Mgr l'archevêque, le Père Galtier se décida alors à écrire toute une brochure richement illustrée, de près de 80 pages, qui sera déjà parue quand nos lecteurs auront

encore — au Sacré-Coeur de Jésus. Cette consécration eut partout un immense retentissement et fut saluée comme une aurore pleine des plus douces espérances.

Au récit de l'émouvante cérémonie de Paray-le-Monial, une âme de Dieu eut comme une vision soudaine, claire et nette, de sa sainte volonté. " Je compris, dit-elle, que Dieu m'appelait à me vouer au salut social du monde par l'Eucharistie. "

Mais où, comment, dans quel milieu, dans quelle mesure? Elle n'en savait rien. " L'oeuvre est difficile — disait le P. Chevrier, son confesseur et l'un des témoins de la cérémonie de Paray—. Mais sachez souffrir... Dieu suscite les âmes et, en son temps, il fait éclore les grâces. Travaillez, priez, attendez..."

La vaillante chrétienne, humble et soumise, attendit, pria et travailla: puis, quand Dieu le voulut, quelques années plus tard, à l'instigation de Mgr de Ségur et avec la bénédiction de Léon XIII l'Oeuvre des Congrès fut définitivement fondée à Paris. C'était en 1880.

CONGRÈS DE LILLE — 1881

C'est à Lille, que s'ouvrit, du 28 au 30 juin, le Premier Congrès Eucharistique. — Le lieu était bien choisi, car la grande cité industrielle et universitaire du Nord de la France a toujours été au premier rang pour les généreuses initiatives, le dévouement et la fidélité aux oeuvres catholiques.

cet article — lequel n'en est, à vrai dire, qu'un résumé ou qu'un abrégé, mais combien intéressant, ce n'est pas à nous de le dire! En offrant nos remerciements au distingué fils du Père Eymard, nous souhaitons à sa brochure *Les Congrès Eucharistiques* (368, avenue Mont-Royal-Est, Montréal) une large et abondante diffusion. Nous le répétons, l'article que nous publions, dans cette livraison et dans celle qui suivra, n'est qu'un abrégé, si intéressant déjà soit-il—dont nous sommes très fiers sans doute, mais qui, nous l'espérons bien, sera pour tous nos lecteurs comme une amorce et une invite à se procurer tout le travail du savant religieux.

Le Secrétaire de la Rédaction.

Cette réunion eucharistique vit accourir, dès la première heure, des représentants de tous les pays, de tous les ordres religieux et d'un grand nombre d'associations. L'Italie, la Belgique, l'Espagne, l'Autriche, l'Angleterre, le Mexique, le Chili, les Antilles y avaient des délégués, et ainsi, dès la première heure, ce Congrès Eucharistique affirmait un caractère international. Il dura trois jours. Les deux premiers furent consacrés à entendre des relations sur tout ce qui se fait dans les différentes contrées catholiques pour le service du Très Saint-Sacrement et à discuter les meilleurs moyens d'étendre le règne du Christ-Eucharistie. — Le troisième jour, les discussions fraternelles cédèrent la place à des exercices d'adoration et de réparation offerts solennellement au Dieu de l'Hostie. Cette journée d'hommages, terminée par une procession vibrante de foi où trois mille hommes formaient le vivant et enthousiaste cortège du divin Roi, fut le très digne couronnement du Premier Congrès.

Ce Congrès d'un nouveau genre n'était qu'un essai, pour lequel on pouvait craindre peut-être un insuccès; et ce fut, en réalité, un triomphe surpassant tous les précédents congrès catholiques. Déjà on pouvait prévoir ce que seraient les Congrès Eucharistiques suivants.

Les congressistes venus à Lille furent tellement ranimés dans l'ardeur de leur foi envers l'Eucharistie, qu'ils se séparèrent avec un immense désir de travailler à la gloire et au règne de Jésus Christ. Ces semences de zèle furent emportées sous tous les cieux et la ville de Lille fut la première à en recueillir les précieux avantages.

AVIGNON — 1882

Le Deuxième Congrès Eucharistique se tint, l'année suivante, à Avignon. — Que de souvenirs à ce nom! Avignon, pendant trois quarts de siècle la ville des Papes et la capitale du monde catholique, montre encore avec orgueil au visiteur le grandiose palais qui abrita l'exil des Souverains Pontifes et qui demeure comme un monument impérissable de leur puissance et de leur grandeur.

Les solennités d'Avignon rivalisèrent avec celles de Lille, et le Congrès, très brillant, où s'étaient réunis des hommes éminents de toutes les classes de la société, fut clôturé par une magnifique procession. Six mille hommes, portant tous à la main un cierge dont la flamme est garantie par un transparent aux armes du Saint-Sacrement, marchent, six de front, à rangs serrés, chantant des hymnes eucharistiques; trois cents prêtres, revêtus d'ornements liturgiques, précèdent immédiatement l'adorable Eucharistie! Spectacle grandiose, cérémonie sublime dont l'époque actuelle commençait à se déshabituer sous l'influence des lois persécutrices qui, en France, refusaient aux processions la liberté de la rue.

LIÈGE — 1883

Mais, voici que la Belgique ouvre maintenant ses portes et accueille, chez elle, le Troisième Congrès Eucharistique. — La ville de Liège fut heureuse d'être choisie comme siège de ce Congrès, qui se tint du 5 au 10 juin, 1883. Et certes Liège méritait bien d'être la première ville de Belgique à recevoir l'honneur d'un Congrès Eucharistique; car Liège est la patrie de sainte Julienne de Mont Cornillon, choisie par Dieu, au XIII^e siècle, pour provoquer, dans l'Eglise, l'institution de la Fête-Dieu.

Le Congrès de Liège fut surabondamment béni de Dieu. La Belgique tout entière y prit part, associée aux représentants venus de toutes les parties du monde. " Quel enseignement, quel témoignage, écrivait au lendemain le P. Tesnière, des Pères du Saint-Sacrement, que celui de toute cette nation accourue à Liège, mêlant le contingent de toutes ses provinces au peuple de la cité, arborant les trois cents bannières de ses églises et de ses grandes villes, pour former au Dieu de l'Eucharistie un cortège triomphal de dix mille hommes dans l'attitude de la prière et de l'adoration ! " — Pendant près d'une semaine les membres du Congrès se réunirent quatre fois par jour en séances d'étude. Tout le dogme de l'Eucharistie, ses splen-

deurs, son action, son influence, son culte furent traités, prêchés et démontrés dans des rapports et des discours, des discussions et des récits, dont l'ensemble constitue un faisceau doctrinal d'une haute portée. — Ce Congrès fut pour la Belgique une source féconde de bénédictions, et comme le prélude de la grande victoire que devaient remporter, l'année suivante, les catholiques belges sur leurs ennemis depuis longtemps assis au pouvoir. C'est de ce jour que date l'avènement du gouvernement catholique.

FRIBOURG — 1885

C'est en Suisse, à Fribourg, que se tint, deux ans plus tard, sous la présidence de l'illustre et pieux cardinal Mermillod, le Quatrième Congrès Eucharistique. — La Suisse! pays de lacs et de montagnes, de sites ravissants et de grandioses spectacles, de sublimes horreurs et de promenades féériques; mais aussi et surtout, pays de foi invincible, de fière liberté, d'héroïque vaillance! — Fribourg! par excellence la ville catholique de la Suisse, "la petite Rome silencieuse et cachée", disait L. Veillot. On y aime le pêle-mêle de ses rues tortueuses, le labyrinthe de ses longs escaliers, ce silence qui laisse entendre le bruit des cloches et le gazouillis des ruisseaux dévalant le long des pentes, et ces maisons de pierre grise, dont la porte ornée de cuivres luisants et les fenêtres parées de fleurs semblent fermées aux tracasseries de la vie. Chaque quartier fourmille de surprises charmantes, le paysage a les aspects les plus divers et les plus gracieux.

Le Congrès de Fribourg fut vraiment beau et édifiant. Mgr Mermillod en fut l'âme et, plusieurs fois, il souleva, par sa parole brûlante, les applaudissements de la foule. A lui s'associèrent, avec enthousiasme, la ville, la municipalité, le gouvernement, l'ar- une couronne d'adorations et d'hommages en l'honneur du Christ nant ainsi un exemple magnifique de l'union de toutes les forces vives et de toutes les grandeurs de l'humanité entrelacées comme

une couronne d'adoration et d'hommages en l'honneur du Christ-Roi !

La journée des hommages fut d'une grandeur indescriptible. Après avoir reçu, dans la matinée, le peuple, les magistrats, les soldats à son banquet divin, le Seigneur sortit de son temple.—Sur un tertre immense, dominant toute la ville, encadré de collines gazonnées, de forêts verdoyantes et, au loin, de hautes montagnes aux crêtes couronnées de neige, se dressait le trône du Roi de l'Hostie.—Ce fut un spectacle magnifique quand, au pied de ce reposoir, la foule entière, dans un solennel hommage, acclama les droits souverains de Jésus-Christ. Les échos des montagnes et les détonations de l'artillerie répercutaient au loin et semblaient vouloir porter aux quatre vent du ciel les protestations de la foi de tout un peuple.

TOULOUSE — 1886

Le Cinquième Congrès Eucharistique se tint, du 20 au 25 juin 1886, à Toulouse. Ancienne capitale des Etats du Midi de la France, gardant jalousement le tombeau et les cendres du chantre inspiré de l'Eucharistie, le Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin, fière de son Capitole, de son passé littéraire et de ses splendeurs religieuses, Toulouse, surnommée *la Sainte*, n'était pas indigne des honneurs d'un Congrès.

Il est vrai qu'une opposition, suscitée en haut lieu, essaya de se mettre en travers de ces solennelles assises et de les faire échouer : le gouvernement sectaire voulut intimider les catholiques, et il fallut toute la fermeté apostolique du cardinal-archevêque de Toulouse pour déjouer les complots des ennemis de l'Eucharistie. Ces oppositions ne contribuèrent qu'à accroître l'éclat du Congrès. — Des manifestations splendides de foi se déroulèrent dans les nombreuses églises de la ville, surtout à la basilique de Saint-Sernin, un des plus beaux et des plus anciens monuments de l'architecture religieuse en France.

La cérémonie de clôture, qui eut lieu dans la cité voisine de Lourdes, fut un vrai triomphe auquel assistèrent 1,500 prêtres et près de 30,000 fidèles accourus de partout.

PARIS — 1888

Après la métropole du Sud, la capitale du Nord. — C'est Paris qui, en juillet 1888, eut les honneurs du Sixième Congrès Eucharistique. Nous sommes alors à la veille de la grande Exposition de 1889 qui devait être l'apothéose du progrès moderne. Avant de glorifier la matière et le plaisir, le Paris chrétien a senti le besoin de glorifier le Dieu des sciences et des arts, le Christ Rédempteur, le Dieu du Sacrement. Car il y a, à côté du Paris mondain, jouisseur, sceptique, irrégulier, un Paris sérieux, croyant et religieux, où la vie chrétienne est plus intense, l'apostolat des œuvres plus actif et le dévouement à la cause du Christ plus généreux peut-être que partout ailleurs. Il y a le Paris qui croit, qui prie, qui adore. Il y a l'âme de cette grande ville et cette âme est ravissante de vitalité, d'énergie, de sublimes vertus. — Voilà le Paris qui allait fêter le Roi de l'Hostie et mériter, une fois de plus, ce beau titre que lui décernait déjà, au XIIème siècle, saint François d'Assise, de *Ville du Saint-Sacrement*.

Le Congrès de Paris fut l'un des mieux préparés et des plus féconds. Il s'ouvrit sous les voûtes séculaires de Notre-Dame, qui ont vu tant de splendeurs, par une grandiose démonstration, au cours de laquelle le Père Monsabré fit entendre en l'honneur du Christ-Eucharistie sa voix magistrale, l'une des plus éloquents du XIXème siècle. Les assemblées générales, les adorations de jour et de nuit, les cérémonies des diverses églises, la journée des hommages publics et solennels à Montmartre—la basilique nationale qui s'élève sur Paris comme une protestation solennelle de la foi et de l'amour de la France envers le Coeur de Jésus : tout réussit pleinement à faire, du

Congrès de Paris, une affirmation irrésistible de la royauté toujours vivante du Christ dans l'Hostie.

ANVERS — 1890

Avec le Septième Congrès Eucharistique tenu à Anvers, du 16 au 21 août 1890, c'est la Belgique qui revendique encore l'honneur de fêter l'Eucharistie. — La ville qui ouvrait ainsi ses murs aux solennités eucharistiques, c'était la métropole commerciale, Anvers. Majestueusement assise au bord de son beau fleuve qui la met en relation avec le monde entier, la grande cité couronne toutes les gloires humaines de l'art, du génie et de l'opulence, par les gloires plus élevées et plus durables de la foi et de la plus ardente piété envers la Sainte Vierge et le Très Saint-Sacrement. — Aussi accueillit-elle le Congrès avec transports; les grandes assises eucharistiques y revêtirent une splendeur exceptionnelle

Le Congrès coïncidait avec la fête de Notre-Dame, si populaire à Anvers. Dès le premier soir, la cité tout entière s'illumina pour montrer comment le peuple belge aime Notre-Seigneur et sa divine Mère. Toute la ville, jusqu'aux ruelles les plus pauvres et aux moindres impasses, resplendit de lumières aux dessins les plus riches et les plus variés. A dix heures du soir, comme bouquet, la grande tour de Notre-Dame s'embrase et devient une splendide et immense gerbe enflammée, où les feux de Bengale viennent tour à tour ceindre la flèche aérienne de cercles multicolores et de couronnes fulgurantes, proclamant ainsi la gloire du Christ et de la Mère de Dieu. Cette soirée inoubliable terminait le premier jour du Congrès.

La célèbre *procession de Notre-Dame*, une des plus belles du monde et qui date de 5 siècles, s'était déroulée dans les rues de la ville avec éclat et richesse, à travers des masses profondes de fidèles et de spectateurs accourus de toutes parts. A cette procession on remarquait les vieilles *bannières* des corporations

qui s'étalaient comme de vrais monuments, mesurant de 20 à 25 pieds de hauteur sur 15 à 18 pieds de largeur, toutes chamarrées d'or et rehaussées des plus fines broderies.

A la place de Meir, se dressait un reposoir immense, où monta le cardinal de Malines, portant le Saint-Sacrement; au pied de l'autel se groupait la phalange des évêques et des prélats, entourés d'une foule énorme évaluée à 150,000 personnes: les fronts s'inclinèrent on tomba à genoux, et le Roi des rois bénit la multitude, la ville, la Belgique !

Ainsi inauguré par une scène incomparable, le Congrès d'Anvers se continua dans les plus belles et les plus émouvantes manifestations de science et de piété. L'Eucharistie, étudiée et chantée dans des rapports et des discours de la plus haute valeur, se révélait, de plus en plus, comme le centre providentiel de la restauration sociale, comme la source du salut et de la vie pour les familles et pour les peuples.

JÉRUSALEM — 1893

Au Congrès d'Anvers, Mgr l'évêque de Liège avait émis et fait acclamer le vœu d'associer aux réunions eucharistiques les églises de l'Orient. Ce vœu devait être bientôt réalisé. En effet, du 14 au 21 mai de l'année 1893, le Huitième Congrès Eucharistique se tint à Jérusalem.

Un Congrès Eucharistique à Jérusalem, réunissant dans la cité biblique, dans la ville du Cénacle, l'Orient et l'Occident? Quelle vue de génie, ou mieux, quelle inspiration d'En-Haut! La diplomatie européenne s'en émut, elle voulut susciter des nuages. Mais Dieu dissipa ces nuages, et l'action de la Providence fut visible durant toute la durée de cette hardie et difficile entreprise. — Le Souverain Pontife voulut être en quelque sorte présent à ces assises en nommant pour les présider, comme Légat, S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. — Deux superbes navires portèrent d'Europe en Asie les heureux pèlerins venus surtout de France et

de Belgique. Sur les deux cathédrales flottantes, nuit et jour, la Sainte Eucharistie est exposée et adorée en de longues heures de garde diurne et nocturne. Quatre cents prêtres offrent le Saint-Sacrifice, et, en pleine mer, se déroulent d'émouvantes processions eucharistiques, ayant pour dôme les cieux, pour cadre, l'immensité.

Comment redire l'entrée du Cardinal Légat à Jérusalem ? Elle fut merveilleuse. — Représentez-vous la splendeur du théâtre de cette scène sans précédent : l'éclat du soleil d'Orient, les avenues de la Cité sainte encombrées de piétons, de voitures et de cavaliers, les arbres du chemin ployant sous les grappes humaines suspendues à leurs branches, les murailles de la ville, les terrasses, les toits, les tours, les minarets chargés de curieux. Imaginez la marche triomphale du Légat sur sa mule à la blanche haquenée, qu'un arabe à haute stature tient par la bride, s'avancant au milieu de flots innombrables de chrétiens, de juifs et de musulmans, parmi les représentants officiels de toutes les puissances venus pour lui offrir leurs hommages. Le plus émouvant des *Te Deum* qui fût jamais chanté, retentit bientôt sous les voûtes de l'église du Saint-Sépulcre. Et cela rappelle l'entrée du Sauveur lui-même à Jérusalem, dix-huit siècles plus tôt.

Impossible de redire la beauté, la magnificence, la piété des cérémonies religieuses, se déroulant sur ce sol sacré de la Ville Sainte, en ces lieux particulièrement sanctifiés par les principaux mystères du Sauveur. Impossible de dépeindre la pompe de ces messes célébrées, chaque jour, dans l'un des rites de cette liturgie orientale si symbolique et si majestueuse : rites syriaque, arménien, slave, grec et maronite.

Mais comment ne pas donner, en passant, une mention à ces nuits d'adoration solennelle passées aux pieds du Saint-Sacrement dans des églises telles que celles du Saint-Sépulcre sur le Calvaire, de l'Ascension sur le mont des Oliviers, de la Nativité à Bethléem, et surtout dans cette bénie Grotte de Gethsémani, où Jésus agonisa, la veille de sa Passion ! Comment passer sous silence cette clôture im-

posante du Congrès, le jour de la Pentecôte, sur le mont Sion, auprès de ce Cénacle où l'Eucharistie fut instituée et où l'Eglise fut fondée ?

Les travaux de ce Congrès avaient pour but de rapprocher l'Orient et l'Occident, ces deux grandes fractions de l'Eglise chrétienne, dans la connaissance, l'amour et la glorification de l'Eucharistie, le mystère de l'unité. — Aussi, ce Congrès fera-t-il époque dans l'histoire de l'Eglise, et restera-t-il comme l'un des événements les plus importants, au point de vue religieux, de la fin du XIX^e siècle.

Ses effets ne tardèrent pas à se manifester, et à beaucoup de nos frères séparés il a rendu plus facile le retour au giron de l'Eglise romaine.

REIMS — 1894

Après leur pèlerinage triomphal en Orient, c'est encore en France que reviennent les Congrès Eucharistiques avec celui de Reims, le Neuvième Congrès International, tenu du 25 au 29 juillet 1894, et qui ne fut guère qu'une continuation et un couronnement de celui de Jérusalem.

Quelle ville pouvait être mieux choisie que cette cité de Reims, ville natale de la France chrétienne, qui se préparait alors à célébrer le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, ville à la basilique incomparable, sous les voûtes de laquelle tant de rois ont été sacrés.

Les Eglises orientales furent largement représentées à ces asises. A voir les costumes variés et pittoresques venus de partout, on se serait cru, un instant, dans une ville des plus cosmopolites.

Pour la première fois dans les travaux d'un Congrès Eucharistique, une place spéciale fut faite aux études sociales et aux oeuvres ouvrières. C'est ainsi que, peu à peu, s'élargissait le cadre pratique de ces Congrès et que s'ouvrait un champ de plus en plus vaste pour l'avenir

PARAY-LE-MONIAL — 1897

Non loin de Reims, trois ans plus tard, devait se tenir le Dixième Congrès Eucharistique, du 20 au 24 septembre 1897. — Ce n'était plus une grande et riche ville qui ouvrait ses murs aux congressistes. C'était un simple bourg de la campagne. Mais ce bourg est célèbre, dans les fastes religieuses, à l'égal des cités les plus illustres et les plus favorisées. C'est lui, en effet, que le divin Sauveur a daigné choisir, au XVIIème siècle, pour une des manifestations les plus glorieuses qu'il ait accordées aux hommes, au cours des âges.

Paray-le-Monial est considéré comme un des lieux les plus saints et les plus vénérables de la terre. C'est là que Jésus-Christ, apparaissant, plusieurs fois de suite, à la bienheureuse Marguerite-Marie, lui révéla son Coeur embrasé d'amour pour les hommes et lui demanda d'en propager le culte. C'est de Paray qu'est sorti ce puissant mouvement qui, à l'heure actuelle, porte les âmes vers l'Eucharistie et le Sacré-Coeur. C'est enfin à Paray, nous l'avons dit déjà, que l'Oeuvre des Congrès Eucharistiques avait eu son berceau.

Aussi le Congrès y fut-il d'une piété toute spéciale. C'était plutôt une fête intime qu'une manifestation d'éclat. — Le caractère de ce Congrès, ce fut d'être, par excellence, le Congrès du Sacré-Coeur. Les deux dévotions du Saint-Sacrement et du Sacré-Coeur se fusionnèrent sans cesse en des manifestations touchantes de foi, d'amour et de réparation, en des études savantes et en des discours pieux.

BRUXELLES — 1898

Le Onzième Congrès Eucharistique nous ramène encore en Belgique. — C'est à Bruxelles qu'il se tint, du 13 au 17 juillet 1898. Cette capitale de la catholique Belgique, dont la beauté égale la richesse, avait un autre titre à l'honneur d'un Congrès que ses splen-

dides monuments, son merveilleux hôtel-de-ville et sa somptueuse cathédrale. Bruxelles est la ville eucharistique où se conserve et se vénère le *Sacrement de Miracle* (2).

Le Congrès de Bruxelles fut peut-être le plus complet, le mieux organisé et le plus nombreux de tous les Congrès tenus jusque-là. Depuis la magnifique cérémonie d'ouverture jusqu'à la procession de clôture, ce fut un triomphe grandiose de la foi, une glorification sans égale de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les offices du matin célébrés par les évêques, les assemblées générales du jour, les saluts pontificaux du soir à la cathédrale, les adorations de jour et de nuit, tout fut vraiment grand et édifiant.

Ce Congrès retentit des plus magnifiques accents de l'éloquence chrétienne représentée par Mgr Cartuyvels, le P. Janvier, le P. Coubé et par des laïques tels que M. Kurth, Woerste, etc.

Dans les séances de travail il se déploya une grande activité et l'Eucharistie fut surtout envisagé dans ses influences multiples sur la question sociale, et comme le grand remède aux maux de la société.

À SUIVRE.

Le Père GALTIER,

Des Pères du Saint-Sacrement.

(2) On conserve, à l'église de Sainte-Gudule, trois hosties teintes d'un sang miraculeux. Ces hosties auraient été volées par des bandits (1370), et, les coups de leurs poignards, se seraient ainsi teintes de sang.

Le Congrès des Canadiennes françaises

Un livre vient de paraître, publié à Montréal sous la direction de M. l'avocat G.-A. Marsan, secrétaire-général de l'Association Saint-Jean-Baptiste, que tous les patriotes devront lire et que toutes les librairies (1) canadiennes devront posséder. C'est un recueil-souvenir, où sont relatés tous les faits et gestes des grandes célébrations organisées l'an passé à Montréal, vers la date du 24 juin 1909, pour solenniser le 75^e anniversaire de la fondation, par Ludger Duvernay, en 1834, de l'Association Saint-Jean-Baptiste. Ayant nous-même contribué à la rédaction de ce volume de quatre cents pages, grâce à la bienveillance du rapporteur officiel, M. Marsan, nous en détachons le chapitre entier — le quatrième — qui fait connaître l'oeuvre si intéressante de la Fédération Nationale, et que nous avons intitulé, dans le susdit volume (2), le Congrès des Canadiennes françaises. — (Note de l'auteur).

NOUS venons de lire, ou plutôt de relire, les deux brochures, publiées, chacune en leur temps, par les soins de notre association féminine, dite la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste (section des Dames de l'Association Saint-Jean-Baptiste). La première date de 1907, le seconde de 1909. Et c'est celle-ci dont nous avons surtout à nous occuper, puisque c'est dans

(1) Nous donnons au mot *librairie* son vieux sens, qui vaut beaucoup mieux que *bibliothèque*.

(2) *Les Fêtes du 75^e anniversaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste en juin 1909*, publié sous la direction de M. l'avocat G.-A. Marsan, à Montréal, chez Arbour & Dupont, 1910.

ses pages que sont relatés les faits et consignés les discours du grand congrès des Canadiennes françaises, qui fut une partie — et non certes la moins brillante — des célébrations du 75^e anniversaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste, en juin 1909.

Peut-être eut-il mieux valu — et cela pour plus d'une raison, dont la principale est que nous craignons de ne point rendre suffisamment justice au zèle, à l'activité et à l'intelligence pratique dont ces dames ont su faire preuve — ne pas entreprendre dans le cadre nécessairement restreint d'un court chapitre de raconter et d'apprécier ce congrès féminin et renvoyer tout simplement nos lecteurs à la brochure indiquée ⁽³⁾ ? Mais, si résumé et si imparfait soit-il, notre compte rendu sera toujours un hommage et le plus mérité de tous les hommages.

L'oeuvre de la Fédération Nationale s'était d'abord organisée, à Montréal, sous le nom d'oeuvre des Dames Patronesses de la Société Saint-Jean-Baptiste. La première de ces assemblées féminines fut convoquée au Monument National, en avril 1902. " Cette oeuvre fut commencée — nous écrivait magnifiquement l'une des dames qui en ont été l'âme — par celles qui voyaient de plus près les efforts faits par le Comité des messieurs pour que la Société (Saint-Jean-Baptiste) devint une force nationale, et qui eurent l'idée toute naturelle de prendre quelque part au travail. " Nous ne dirons rien ici des tâtonnements des débuts. Il en faut toujours aux commencements des grandes oeuvres. Nous préférons rappeler les noms des distinguées pionnières de ce mouvement. Nos lecteurs reconnaîtront facilement les femmes de nos meilleurs et de nos plus dévoués patriotes, de ceux qu'on appelle déjà les anciens — la vie est si courte ! — mais devant qui les jeunes ont le devoir de s'incliner. Ce furent donc Mmes F.-L. Béique, J.-R. Thibaudeau, L.-O. Loranger, L.-O. David, R. Dandurand, H. Hamilton, auxquelles vinrent bientôt s'adjoindre

⁽³⁾ *Deuxième Congrès de la Fédération Nationale* (115 pages), chez Paradis et Vincent, Montréal, 1909.

Lady Lacoste, Mmes Rottot, Gérin-Lajoie, A. Gagnon, Françoise (Melle Barry), Madeleine (Mme Huguenin) et A. Provencher. A ces premiers noms, et pour l'histoire, nous en ajoutons ici quelques autres, qui doivent être aussi sur la liste d'honneur : Mmes Allard, A. Prévost, J. Grenier, Bastien, J. et H. Beaudry, Bisailon, Beauchamp, Cypihot, Chartrand, Bélisle, Desrosiers, Faucher, Gravel, Garneau, Globensky, Hingston, Lafontaine, Laberge, Leduc, Mackay, Mercier, Messier, Mignault, Préfontaine, Papineau, Rolland, Surveyer, St-Pierre, Sicotte, Snowdon. Et cette liste pourrait bien encore être par trop incomplète.

En 1907, les 26, 27, 28, 29 et 30 mai, avait lieu à Montréal le premier congrès de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, et la première séance se donnait le 26 mai, au Monument National, sous la présidence de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, et sous le patronage de Sir Louis Jetté, alors lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

« Il me sera permis — disait Mme Béique, la présidente, dans son discours de bienvenue — de dire que l'occasion est solennelle. C'est la première fois que les Canadiennes françaises se réunissent pour discuter d'une manière sérieuse de tout ce qui a rapport à leurs intérêts, aux progrès qu'elles pourraient faire, à l'action sociale qu'elles peuvent et doivent exercer. Jusqu'à une époque assez récente nous nous étions contentées de nous occuper d'oeuvres de bienfaisance pure, sans porter nos regards plus loin que les besoins immédiats des malheureux, et les questions d'utilité générale nous étaient restées à peu près indifférentes ou étrangères. Il est temps que nous tenions compte des changements que le temps a apportés à l'état des choses et des esprits et que nous adoptions une ligne de conduite un peu différente. — La société Saint-Jean-Baptiste après avoir pendant tant d'années contribué de son mieux à fortifier et à développer notre vie nationale, va maintenant devenir le point de ralliement des femmes canadiennes-françaises, le trait

d'union qui les fera se rencontrer toutes dans une pensée de vraie fraternité. Je suis heureuse de souhaiter la plus cordiale bienvenue à toutes celles qui viennent ici pour prendre part au travail d'éducation, de progrès social et économique, d'amélioration morale et de charité qui devra se faire par la Fédération. — Tout cela, me dirait-on, c'est du féminisme! En effet c'est du féminisme; mais il faut s'entendre sur la signification qu'on peut attacher à ce mot. S'il est vrai qu'il y a un féminisme révolutionnaire dont les revendications inconsidérées ne pourraient, si elles étaient accordées, que faire de nous des êtres déclassés ou avilis, il y a aussi un féminisme chrétien, dont on peut dire qu'il a pour devise l'amour du prochain. Celui-là n'oublie pas ce que les femmes doivent au Sauveur qui les a tirées de l'abjection et de l'esclavage où elles étaient tenues depuis des siècles, et ne voudrait rien faire qui soit contraire à la morale qu'il a prêchée, à l'idéal de charité universelle et d'amour du devoir qu'il nous a légué. — Nous ne voulons pas mériter le reproche qu'on adresse presque invariablement à tout mouvement féminin, celui de faire sortir la femme de sa sphère, de l'éloigner du beau rôle social qu'elle peut jouer comme bonne épouse et bonne mère. La première oeuvre que nous avons entreprise et préconisée, c'est celle de l'école ménagère; or ce qu'on fait à l'école ménagère, c'est l'apprentissage du genre de vie qui doit le plus retenir la femme chez elle, la vie de mère de famille et de maîtresse de maison. — Il s'est fait depuis très longtemps un grand labeur féminin dans nos couvents d'éducation et de charité, dont je n'ai pas à faire l'éloge, puisque tous nous avons plus ou moins bénéficié du dévouement et de l'esprit de sacrifice des religieuses qui les dirigent. Mais il est nécessaire que les femmes du monde elles aussi s'appliquent à tout améliorer autour d'elle. Nous avons de graves responsabilités vis-à-vis du présent parce que nous sommes les gardiennes du foyer domestique, je pourrais dire les gardiennes des moeurs; nous n'en avons pas moins à l'égard de l'avenir, parce que nous élevons les enfants. — D'un autre côté, il y a près de nous des souffrances que nous ne pourrions

soulager que si nous les connaissons; il y a des conditions du travail des femmes et des enfants, des misères sociales auxquelles nous devons nous intéresser; il y a des abus que nous pouvons aider à corriger, des dangers dont il faut préserver nos enfants. Sur toutes ces questions, il est juste que notre influence s'exerce, et si nous voulons qu'elle s'exerce dans la bonne direction il nous faut une préparation. Il nous faut des études sur les différentes conditions sociales, sur le bien qui s'est fait ailleurs et les résultats obtenus; il nous faut l'expérience qui s'acquiert par l'appréciation exacte des faits, par l'observation et la réflexion; il nous faut des bonnes volontés toujours prêtes, des dévouements nombreux. — La Fédération sera le milieu où il sera possible de trouver ces dévouements, de faire ces études, d'acquérir cette expérience; elle sera le moyen d'une action forte, parce qu'elle sera soutenue par le grand nombre, et d'une action durable, parce qu'elle répond à un besoin. ”

Au cours de la même séance, Mgr l'archevêque, dans une vibrante allocution, exposait excellemment ce qu'il convient d'attendre et ce qu'il attendait de la Fédération Nationale. On nous permettra de citer encore.

“ Je sais que le féminisme — disait Sa Grandeur — est à l'ordre du jour. Quant on songe aux prétentions qu'il affiche en certains lieux, aux principes qu'il proclame, aux réformes qu'il poursuit, on a assurément raison de le condamner, et pour ma part je n'en voudrais aucunement parmi nous. Nos mères et nos soeurs nous sont apparues jusqu'à présent avec une auréole de bonté, de zèle modeste et de grâce qui nous les fait vénérer autant qu'aimer, et nous ne voudrions pas que cette auréole leur fut ravie. Mais ici il n'y a rien de ce féminisme prétentieux, égalitaire et oublieux, je ne crains pas de l'affirmer, de la véritable grandeur de la femme. Puisque le mot de féminisme a été introduit dans notre langue, je l'accepte, mais je réclame pour lui un sens chrétien, et je demande la permis-

sion de le définir ainsi : le zèle de la femme pour toutes les nobles causes dans la sphère que la Providence lui a assignée. — Or, mesdames et messieurs, ce féminisme-là avez-vous songé qu'il existe déjà au milieu de nous ? Il est à l'oeuvre depuis des siècles, et je me demande s'il est au monde un pays où il produit de plus magnifiques résultats. J'explique ma pensée. Ces milliers de femmes, vos filles ou vos amies, qui, à l'âge de vingt ans, ont fait le sacrifice de tout ce qui pouvait les attirer dans le monde, pour se consacrer dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, à l'éducation des enfants, au soin des orphelins, des sourdes-muettes et des aveugles, au soulagement des malades, des pauvres et des vieillards, pourraient-elles faire un plus noble usage de leurs forces, de leurs talents, de leur vie, de la tendresse de leur coeur ? Ne sont-elles pas les bienfaitrices par excellence de l'humanité et ne comptent-elles pas, malgré l'obscurité dont elles enveloppent leur admirable dévouement, parmi nos plus pures gloires nationales ? Oui, certes, c'est quand on a pénétré dans ces saintes demeures et qu'on a vu de près l'héroïsme quotidien de ces femmes magnanimes, moissonnées souvent trop jeunes, à raison des sacrifices qu'elles s'imposent et de l'activité qu'elles déploient pour relever tant de faiblesses et consoler tant de misères, que l'on comprend qu'il y a un féminisme digne de tout respect : c'est le féminisme qui fait les saintes. Or ces communautés religieuses ont leur congrès, elles aussi : ce sont ces chapitres réguliers où se discutent les mesures à prendre pour rendre les âmes meilleures et plus ferventes, pour développer l'instruction et la mettre plus en harmonie avec les besoins actuels, pour promouvoir le progrès de toutes les oeuvres de charité. Depuis dix ans il m'a été donné d'assister plusieurs fois à ces pieuses et intéressantes réunions—que je pourrais donner comme modèles à tous les congrès, et j'en suis toujours sorti rempli d'admiration pour le talent d'observation et d'administration, l'esprit pratique que j'y avais constatés, mais plus encore pour l'abnégation, le désintéressement, la charité sans bornes qui avaient inspiré toutes les décisions et tous

les règlements. C'étaient bien là des humbles et des vaillantes, comprenant le prix de la vie et en faisant un holocauste au Seigneur, ne recherchant avec leur sanctification personnelle que la gloire de Dieu et le bonheur véritable d'un monde qu'elles n'ont quitté qu'afin de pouvoir l'aimer mieux et l'aimer davantage. — Je viens, mesdames, de vous présenter un modèle. Ce que font nos congrégations religieuses dans leurs couvents, leurs écoles, leurs asiles et leurs hôpitaux, vous inspirera pour ce que vous aurez vous-mêmes à faire dans la famille et la société. — N'est-ce pas un programme d'une existence toute de dévouement que vous vous êtes tracé, et le congrès que vous ouvrez aujourd'hui a-t-il un autre but que de vous entendre sur les meilleurs moyens de le mettre à exécution? Ce n'est pas dans vos assemblées que l'on entendra parler de l'émancipation de la femme, de ses droits méconnus, de la part trop obscure qui lui est faite dans la vie, des charges, des fonctions publiques et des professions auxquelles elle devrait être admise aussi bien que l'homme; non, non, vous laisserez ces déclamations et ces utopies à d'autres, et vous chercherez simplement à vous liguier pour faire le bien, dans le champ qui vous convient... Ce que j'attends donc de votre fédération et de votre congrès, mesdames, ce sont, avant tout, des résolutions sérieuses, pratiques, tendant à faire régner à vos foyers l'esprit de Jésus-Christ. C'est comme une ligue que vous allez former, ligue courageuse, douce, persuasive et sans le moindre respect humain. J'ai entendu un jour Pie X dire à des femmes françaises venues en pèlerinage à Rome: "Soyez des "apostolesses" dans vos familles". Cette faute de langage ne compromettait en rien son infailibilité. Je vous dirai donc à mon tour, soyez des apôtres partout, chez vous d'abord, par la leçon et par l'exemple. Prière du soir en commun à rétablir, selon les traditions de nos pères, là où la chose est possible; prières avant et après les repas, observation fidèle des lois de l'abstinence; vigilance incessante sur les enfants, leurs amusements, leurs promenades et leurs visites; choix scrupuleux des livres, des revues, des journaux qui entreront dans vos demeures,

des statues et des peintures qui orneront vos salons : voilà autant de points importants sur lesquels vous pourrez vous entendre et vous concerter. — Dans la société, vous avez ces remarquables institutions de bienfaisance auxquelles vous prêterez, s'il est possible, un concours plus assidu et plus efficace encore que par le passé. Mais il y a surtout les jeunes filles qui travaillent dans les manufactures, celles qui gagnent péniblement leur vie, celles qui se cherchent une demeure où elles trouveront la protection dont elles ont besoin, les pauvres enfants délaissées : oh ! que de bien vous pouvez faire à tout ce monde ! Imitez les femmes catholiques de France qui ont, dans ces dernières années, créé presque autant de moyens de secours, je pourrais dire autant d'œuvres distinctes, qu'il y a de dangers à prévenir et de misères à soulager. Si des modes inconvenantes veulent pénétrer chez nous, pourquoi ne les combattriez-vous pas ? Vous serez alors les apôtres de la modestie chrétienne et quelle fructueuse leçon vous donnerez à la jeunesse ! Et si vous, association des femmes catholiques, vous vous déclarez contre ces toilettes réprouvées autant par le goût que par la pudeur, pensez-vous qu'elles pourront devenir en vogue ? Assurément non. Vous ferez la loi, ne l'oubliez pas. — Qu'est-ce que vous n'êtes pas ensuite en état d'accomplir, mesdames, contre l'intempérance, ce fléau de notre époque, contre la mauvaise littérature qui pénètre au milieu de notre population, d'une manière alarmante, et contre les théâtres dangereux ? Nous avons eu, vous le savez, des théâtres dangereux qui vous ont fait gémir ; je vous promets qu'ils devront à l'avenir fermer leur porte, " si vous le voulez ".

De son côté, Sir Louis Jetté, appelé à prendre la parole, disait au cours de son allocution :

" L'importance de l'œuvre que vous accomplissez, mesdames, ne saurait être mise en question. — Un grand penseur, qui fut aussi un écrivain remarquable et un orateur de premier ordre — orateur que vous avez eu l'occasion d'admirer et d'applaudir — Brunetière,

dans son *Discours sur les deux féminismes*, précise le rôle essentiel de la femme en disant qu'il y a trois choses dans les sociétés modernes, dont la conservation est principalement, sinon exclusivement, remise aux femmes : la famille, la patrie et la religion. — Certes, la part qui vous est ainsi faite ne saurait être plus belle, le domaine qui vous est assigné ne saurait être plus grand ! Vous ne serez pourtant pas effrayées de la tâche et vous saurez vous y appliquer avec l'ardeur discrète que réclament les œuvres de grande envergure. — Déjà, parmi les questions qui seront étudiées et discutées au cours des séances de ce congrès, votre programme indique un grand nombre de sujets d'une importance considérable et qui rentrent tout naturellement dans le cadre indiqué par Brunetière — Et s'il m'était permis de sortir des généralités, sans courir le risque de ne pas donner la note désirable ou tout au moins la note juste, j'oserais vous dire, mesdames, que parmi ces sujets d'étude, il en est un (*) qui attire plus particulièrement mon attention et que dans mes préoccupations patriotiques je serais tenté de placer au premier rang. — Tous ceux qu'inquiète aujourd'hui, avec raison, l'évolution que subit la société moderne, admettent volontiers la légitimité du plus grand nombre des revendications féminines et je suis loin, pour ma part, de vouloir en contester même l'opportunité. Mais, d'un autre côté, il n'est que juste de reconnaître que le besoin de réformes est moins impérieux et moins pressant dans notre pays que dans les contrées surpeuplées d'Europe, ou même d'Amérique. ”

A cette même séance d'inauguration, Mme Gérin-Lajoie, à qui revenait le mérite d'avoir conçu et exécuté le plan général de l'organisation de la Fédération Nationale, telle qu'elle se présentait au public, exposait en ces termes “l'esprit ” de la nouvelle association :

(*) Ce sujet, M. Jetté l'indique plus loin, c'était la responsabilité de la mère dans la formation physique de l'enfant.

“ La Fédération — disait-elle — ne déplace pas l'activité de la femme ; elle laisse chacune dans sa sphère d'action, chacune à la place que lui assigne la Providence ; mais elle prolonge et étend le rayonnement de toutes ces existences isolées, de ces talents enfouis auxquels elle fait rendre au centuple. Je comparerais volontiers la Fédération à ces usines modernes qui emmagasinent les forces éparées de la nature, l'électricité par exemple, les multiplient, puis les distribuent à nos foyers sous forme de lumière et de chaleur. — Dans ce siècle de calcul intense, où toute l'intelligence semble consister à produire un maximum d'effets avec un minimum d'efforts, ne faut-il pas se préoccuper d'exercer une économie rigoureuse dans nos ressources morales ? Notre race, d'ailleurs ne vivra qu'à ce prix. Mais, un motif plus élevé que les vues humaines impose aux Canadiennes françaises le devoir de s'organiser et de suivre le progrès général. — Au-dessus de la dignité de la femme, au-dessus des intérêts nationaux se place un intérêt plus grand encore : c'est notre foi ! cette foi que nous propagerons en raison de notre influence et que nous ferons aimer selon les services que nous rendrons à ce pays. Noblesse oblige ! Par le baptême nous sommes marquées au front pour un apostolat, il faut le remplir. Pour notre bonheur et celui de nos semblables, il faut que nous déterminions une action sociale catholique vraiment féconde et que la Fédération en soit l'instrument propagateur !

“ Je le sais, vous sentez tous la nécessité d'une institution de cette nature et j'éprouve une secrète joie à penser que vos coeurs donnent en ce moment une première sympathie à la Fédération.

“ La Fédération doit créer le milieu où les femmes, animées d'un esprit chrétien, viendront s'aider mutuellement et déterminer par là un progrès réel et continu dans leur existence, soit qu'il s'agisse de leur développement personnel, de leur vocation d'épouse, de leurs devoirs de mère, soit qu'il s'agisse des oeuvres philanthropiques et pieuses auxquelles elles se livrent. Il importe donc de connaître et de déterminer les besoins de chacune, car toutes les

femmes ne vivent pas dans les mêmes conditions, leur existence varie à l'infini. Un type de femme, je dirai classique, stable et immuable, mais cela n'existe nulle part que dans l'imagination des poètes et la tête des théoriciens. L'existence des femmes est totalement différente de l'une à l'autre, et dans une même vie, les devoirs changent et se transforment d'année en année. Les unes peinent tout le jour, les autres ont des loisirs prolongés; les unes sont fortunées, les autres ne le sont pas; les unes sont faibles, les autres sont robustes; les unes ont des responsabilités étendues, les autres n'ont point de charges. Les talents, la capacité sont aussi très inégalement répartis. Puis les milieux accentuent encore les différences, de sorte que, pour aider la femme efficacement, il faut comprendre les situations diverses dans lesquelles elle se trouve et des classifications s'imposent. Voilà pourquoi nous faisons entrer les femmes dans la Fédération par classes, c'est-à-dire par associations. L'association particulière élabore en effet les besoins, formule les aspirations, précise les idées et fournit des matériaux solides avec lesquels on peut édifier des oeuvres durables. Voilà la raison d'être de toutes ces associations professionnelles que nous avons fondées cet hiver, et qui pour plusieurs ont été une énigme profonde.

“ Toutes les associations, dans la Fédération, sont placées sur un pied d'égalité, en ce sens qu'une voix respectée est donnée à chacune d'elles, que toutes ont la liberté de se faire entendre et d'exposer leurs besoins, que toutes sont également aimées et écoutées et que la plus humble comme la plus puissante peut arriver jusqu'au coeur de ses soeurs. Nous croyons ainsi, par le seul équilibre des intérêts et le jeu naturel des ressorts humains, produire une oeuvre de justice, d'amour et de paix. Tout ce qu'il faut pour que le fonctionnement en soit normal et régulier, c'est qu'il n'y manque aucune partie. Aussi nous appelons toutes les femmes, les femmes de toute condition à entrer dans la Fédération; car, dans l'accord harmonieux que nous voulons rendre, il faut que chacune donne sa note.

“ Que toutes les femmes sentent donc qu’elles sont indispensables les unes aux autres ; qu’elles comprennent qu’elles sont faites pour se compléter les unes par les autres, qu’une étroite fraternité les unit toutes, qu’elles sont les membres d’un même corps, et que l’une d’entre elles ne peut souffrir sans que les autres souffrent aussi ! Oui, que les femmes éveillent en leur conscience le sens de la responsabilité sociale, qu’elles soient toutes à toutes ; elles se procureront ainsi une plus grande somme de bien-être, et prouveront que la discipline catholique et la loi de charité, en indiquant la règle de la vie, donnent en même temps celle du bonheur, et, qu’il ne nous a pas trompées celui qui a dit : “ Venez à moi vous tous qui souffrez et je vous soulagerai ! ”

Mais nous avons l’air d’oublier qu’il s’agit ici des célébrations de 1909, et non plus du congrès de 1907. Hâtons-nous d’ajouter que les belles espérances que ce congrès de 1907 avait fait entrevoir, le congrès de 1909 est venu les confirmer superbement. Ce deuxième congrès de l’association féminine nationale, que beaucoup appelaient de leurs vœux, tombait bien d’ailleurs en ces fêtes du 75e. Aussi fut-il particulièrement heureux. Peut-être, à certaines heures solennelles, serait-il plus prudent pour quelques-unes de ces dames de consulter davantage autour d’elles sur les sujets qui de leur nature échappent trop à leur étreinte. Mais, en fait, quelle assemblée d’hommes ne serait pas en lieu de profiter du même conseil ? Sans compter que sur tant d’autres sujets, où il s’agit de dévouement et de charité, il faut bien aux hommes s’incliner devant l’incontestable supériorité des compagnes de leur vie.

Nous avons dit que ce congrès était attendu, et c’est très vrai. Le 21 juin, l’une des collaboratrices ordinaires du *Canada*, Danielle Aubry, donnait à son journal un article bien pensé et bien écrit qui disait dans quel esprit on l’attendait. Cet article le voici.

Deux années se sont écoulées depuis les réunions de la Fédération Nationale tenues au Monument National qui donnèrent lieu à tant d'appréciations diverses. — Mais que sont les compliments et les critiques autre chose que des mots? C'est devant le résultat de ce grand mouvement féminin qu'il faut se placer pour juger de son importance et de son efficacité, et ces résultats nous seront exposés, ces jours-ci, aux réunions de la Fédération. — Il y aura trois séances où l'on s'occupera des oeuvres d'éducation, de charité et d'économie sociale, fondées, aidées ou projetées par cette association féminine qui est la réunion de toutes les oeuvres féminines catholiques, travaillant ensemble à améliorer certaines conditions de la vie de la femme et de l'enfant. — Je crois que l'on ne saurait se désintéresser de l'effort moral, intellectuel et matériel de la femme pour élever le niveau de la mentalité et de la moralité de notre société.

Avant de crier contre le féminisme et de se servir de ce mot pour désigner toutes les initiatives féminines, les critiques agiraient sagement en venant voir et entendre en quoi consiste exactement l'oeuvre de la Fédération. Si protéger l'enfance et préserver la jeunesse, aider l'ouvrière et soulager la misère, favoriser les progrès de l'éducation et former de bons ménagères est du féminisme, avouons qu'il est de bon aloi, et souhaitons que toutes les femmes soient des féministes.

Le féminisme! C'est maintenant un terme général, un peu inquiétant, qui sert trop souvent d'étiquette à des doctrines exagérées et dangereuses. Dans sa signification la plus stricte, le féminisme désigne toute doctrine de revendication féminine. Parmi ces revendications il en est qui sont justes et sages. J'aime à rassurer mes lecteurs sur la nature et la portée de celles qui seront discutées au congrès. Ces dames n'ont qu'une ambition et qu'un but: chercher le progrès et l'idéal dans le sens des devoirs et des vertus féminines. — Elles veulent être dans le monde des semeuses d'idées saines et vraies, des professeurs d'énergie douce et sage, des éducatrices et des idéales.

Vraiment, avant de les tourner en ridicule, ne serait-il pas raisonnable d'aller les entendre? — Ces dédains transcendants ne sont plus de mise aujourd'hui, quand nous les avons vues à l'oeuvre et qu'elles ont prouvé quelle grande force ressort de l'union et de l'entente dans la recherche du bien. — Encore une fois, c'est une invitation pressante que, par moi, elles adressent au public d'assister à ces trois séances, où tout

ce qui peut éclairer, fortifier et rendre meilleures les femmes sera exposé et discuté de façon sérieuse et intéressante.

Le passé est le sûr garant de l'avenir, et les séances de 1907 ont laissé un souvenir agréable à tous ceux qui y ont assisté.

(À SUIVRE)

Elie-J. AUCLAIR,

Secrétaire de la Rédaction.

Pages d'Histoire (1)

SUITE

X

Deuxième administration de M. d'Ailleboust. — Son attitude à l'égard des Onnontagués. — Le Fort des Hurons. — Un triple assassinat. — Hallucination ou prodige. — M. d'Ailleboust fait incarcérer tous les Iroquois que l'on peut atteindre. — Trois ambassadeurs agniers. — Présents et discours. — Fier langage du gouverneur. — La première église de Sainte-Anne de Beaupré.

Un des premiers actes de la deuxième administration de M. d'Ailleboust fut le bannissement de trois individus — deux hommes et une femme — de moeurs plus que douteuses. Jusqu'alors la population canadienne avait joui de la meilleure réputation, et cela grâce aux recommandations du cardinal de Richelieu, de Louis XIII et de la reine Anne d'Autriche, relativement au choix des colons, grâce aussi à la prudence et aux sages initiatives des premiers seigneurs de la Nouvelle-France (2).

(1) On annonce la publication prochaine d'un nouveau volume de notre collaborateur, M. Ernest Gagnon. On y trouvera la suite des *Pages d'Histoire* dont une partie seulement a été publiée dans la *Revue Canadienne*.

La première moitié de l'ouvrage de M. Gagnon contiendra les articles dont voici les titres : 1 Un Moscovite au Saguenay. — 2 Armoiries et devises. — 3 Philologie. — 4 Quelques notes sur Octave Crémazie. — 5 Autour d'un blason. — 6 La rue Jupiter. — 7 Avant les Fêtes de

Le 6 octobre 1657, on apprit à Québec le massacre du 3 août précédent, l'odieuse agression dont les Hurons de la tribu du Rocher avaient été l'objet de la part de ceux qui leur avaient offert une hospitalité prétendue fraternelle. Les Hurons de la tribu de la Corde se félicitèrent de n'avoir pas suivi les traîtres Onnontagués. Quant aux cinquante délégués iroquois établis temporairement dans leur voisinage, ils affectaient de faire peu de cas de ce tragique événement du 3 août et attendaient avec une apparente indifférence que le temps fût venu pour amener avec eux les Hurons, au nombre d'environ cent cinquante, restés auprès des Français. L'audace de ces délégués, qui persévéraient dans leur projet d'hivernage près de Québec, avait cela de bon qu'elle mettait à l'abri d'avanies l'établissement de Sainte-Marie de Gannentaha.

En apprenant la trahison des Onnontagués, M. d'Ailleboust convoqua une assemblée des notables de Québec et fit aussi venir auprès de lui les Hurons et les Algonquins établis à proximité (21 octobre 1657). Après avoir conféré de la situation avec les uns et les autres, il déclara :

1o Que la paix était toujours censée régner entre Français et Iroquois, mais que, désormais, les Onnontagués seraient châtiés s'ils ne cessaient de commettre des dégradations dans le voisinage de Québec ; 2o Que les Hurons et les Algonquins étant des amis et des

1908. — 8 Spencer Wood. — 9 Une parole de Montcalm. — 10 Sept "paroles". — 11 L'École Normale Laval (Souvenirs intimes). — 12 Voileurs de pois et vieille chanson. — 13 Un grand sorcier. — 14 Les Sauvages de l'Amérique et l'art musical. — 15 La musique à Québec au temps de Mgr de Laval. — La suite du volume, en partie inédite, s'adressera surtout aux amis de notre histoire nationale.

(³) On s'appliqua par la suite à suivre ces heureuses traditions. "Colbert veillait avec soin à ce que parmi les personnes choisies (pour peupler le Canada) il ne s'en trouvât aucune dont les moeurs eussent pu devenir, pour la colonie naissante, une cause de corruption et de décadence plutôt que d'accroissement." (Ch. Gailly de Taurines. — *La Nation Canadienne*.)

alliés, il les défendrait contre les Iroquois en empêchant ceux-ci de leur faire aucun tort à la vue des habitations françaises ; 3o Que les sauvages alliés étaient libres d'attaquer les Iroquois partout ailleurs que dans les établissements français.

Les Hurons de la tribu de la Corde craignaient toujours d'être obligés de suivre les Onnontagués le printemps suivant. M. d'Ailleboust les rassura. Il les prit tout spécialement sous sa protection et autorisa la construction, au sein même de Québec, d'un petit fort où Hurons et Algonquins pourraient se réfugier sous la garde des canons du château Saint-Louis.

Le " Fort des Hurons " fut commencé incessamment et bientôt terminé. C'était un ouvrage de forme quadrangulaire, dont chaque face avait une étendue de cent cinquante pieds. Il était situé entre l'historique fort Saint-Louis et la grande église paroissiale qui devint plus tard la cathédrale de Québec.

La construction de ce refuge était à peine décidée que M. d'Ailleboust apprenait une nouvelle trahison des Iroquois qui mit le comble à son indignation. Son ami, Jean de Saint-Père, greffier de Villemarie, avec qui il avait fait sa première traversée de l'Atlantique en 1643, venait d'être assassiné par des Onneyouts dans les circonstances les plus odieusement perfides.

• Voici quelques détails sommaires sur ce lugubre événement :

Le 25 octobre 1657, un certain nombre d'Iroquois de la tribu des Onneyouts passèrent près de Villemarie et se rendirent jusqu'à la Pointe Saint-Charles, où ils entrèrent chez Nicolas Godé — un colon de la première heure — qui y construisait une maison avec l'aide de Jean de Saint-Père, son gendre, et de Jacques Noël, son domestique. Ils furent reçus en amis par les Français, qui leur donnèrent à manger, ce dont ils parurent réjouis et reconnaissants. Les visites des sauvages étaient toujours très longues ; les Français laissèrent les nouveaux venus se reposer et voulurent se remettre à l'ouvrage : ils gravirent les degrés de l'échelle conduisant sur le toit de la maison sans emporter leurs armes avec eux, et se

mirent en frais de travailler à la couverture du bâtiment. Les Iroquois les voyant ainsi sans défense trouvèrent le moment favorable pour se livrer à leurs instincts de lâche cruauté; chacun d'eux ayant choisi sa victime, ils saisirent leurs arquebuses et les déchargèrent sur les trois Français, qu'ils tuèrent sur place comme de vulgaires moineaux et firent ainsi tomber du toit et rouler à leurs pieds.

Aussi barbares que perfides, ces sauvages s'empressèrent d'arracher la peau du crâne à Nicolas Godé et à Jacques Noël; puis ils coupèrent la tête de Jean de Saint-Père afin de ne pas briser sa belle chevelure, qu'ils voulaient exhiber triomphalement dans leur bourgade ⁽³⁾.

Les auteurs de ce triple assassinat prirent aussitôt la fuite, emportant avec eux les sanglants trophées témoignant de leur forfait. Il se produisit alors un phénomène étrange dont parlent plusieurs auteurs et qui nous paraît être un cas d'hallucination de l'ouïe. La vénérable Soeur Marguerite Bourgeois en fait mention en ces termes: " Les sauvages ayant emporté la tête de Saint-Père pour avoir sa belle chevelure, on rapporta peu de jours après que cette tête leur parlait. M. Cuillérier (qui, ayant été pris, était dans leur pays) a attesté que cela était vrai; d'autres ont assuré aussi que la tête parlait et que les sauvages l'ont entendue plusieurs fois. "

Dollier de Casson fait également mention de cette hallucination ou de ce prodige; il dit que la tête de Saint-Père ajoutait à ses reproches la prédiction du triomphe définitif des Français sur leurs féroces ennemis.

En apprenant l'attentat du 25 octobre, M. d'Ailleboust ordonna d'arrêter et de faire prisonniers tous les Iroquois, à quelque tribu qu'ils appartenissent, qui se trouvaient alors à Québec, aux Trois-Rivières et à Montréal. Les Iroquois avaient cru s'assurer l'impunité en obtenant la création de l'établissement de Gaumentaha;

⁽³⁾ Godé, Saint-Père et Noël furent inhumés dans le même tombeau. Godé avait soixante-quatorze ans; Saint-Père en avait trente-neuf.

mais leur diplomatie n'avait vu qu'un seul côté des choses; le coup d'autorité de M. d'Ailleboust les prit par surprise et mit, au moins pour quelques temps, les Français établis dans leurs pays à l'abri des pires éventualités. Un grand conseil fut tenu chez les Agniers; on y décida d'envoyer à Québec des délégués chargés de présents ⁽⁴⁾, pour obtenir la mise en liberté des prisonniers; après cela on exterminerait les Français de Gannentaha, puis on mettrait tout à feu et à sang dans la colonie canadienne. Pour l'heure présente on ne parlerait que de paix et d'amitié.

Trois jeunes gens de la tribu des Agniers, envoyés pour réclamer la mise en liberté des prisonniers de leur nation, arrivèrent à Québec au commencement du mois de janvier 1658. M. d'Ailleboust ne les reçut que le 4 février suivant. Le plus âgé des trois était porteur de neuf colliers de porcelaine; il en présenta sept au gouverneur et les deux autres aux Hurons et aux Algonquins témoins de l'entrevue. Il protesta ignorer qui avait commis le triple meurtre de la Pointe Saint-Charles; que ce pouvait être des Onnontagués, des Onneyouts, des Goyogoins ou des Tsonnontouans, mais non des Agniers. Il demanda au gouverneur (Ononthio) de mettre les détenus agniers en liberté et de leur donner ce qu'il leur fallait pour s'en retourner dans leur canton. Il interpella ensuite les Hurons et les Algonquins et leur dit: "Toi Huron, toi Algonquin, cache ta hache et ton couteau si tu en as, car tu ferais honte à Ononthio en me blessant dans sa maison".

M. d'Ailleboust dit aux ambassadeurs iroquois qu'il leur répon-

(4) Les présents diplomatiques des sauvages étaient invariablement des colliers de porcelaine faits de coquillage de couleurs variées, très polis, découpés par petits morceaux de grandeur uniforme, perforés au centre et reliés entre eux par des fils. Les grains de porcelaine étaient appelés *ésurgni* ou *wampum* par les sauvages; on les remplaça par des grains de rassade de fabrique européenne. Les *ésurgni* authentiques venaient des côtes de la Floride ou du golfe du Mexique. Chaque collier donné en présent était le corollaire d'une "parole" — expression d'un regret, d'un désir, d'une promesse, d'un reproche, d'un sentiment d'amitié le plus souvent hypocrite.

drait quelques jours plus tard. Après s'être concerté avec les Français, puis avec les sauvages alliés présents à Québec, il convoqua les uns et les autres pour le 12 février, dans une salle du château Saint-Louis, où les trois Agniers furent introduits. Le gouverneur avait écrit ce qu'il voulait dire aux délégués par l'intermédiaire d'un interprète. Voici les principales parties de sa fière réponse :

“ C'est chose étrange que toi, Agnier, tu me regardes comme un enfant... Tu me prends pour un chien. Quand on frappe un chien, il crie, il s'enfuit; et si on lui présente à manger, il revient et il flatte celui qui l'a frappé. Toi, Agnier, tu me tues; moi, qui suis Français, je crie: On m'a tué. Tais-toi, me dis-tu, nous sommes bons amis, et tu me jettes un collier de porcelaine comme en me flattant et en te moquant. Sache que le Français tirera raison de ta perfidie, qui dure depuis trop longtemps. Il n'a qu'un mot à te dire, le voici: Fais satisfaction, ou dis qui a commis le meurtre. Tu sais bien que ton armée est en campagne, et cependant tu crois m'amuser avec un collier de porcelaine. Le sang de mes frères crie bien haut; si bientôt je ne suis apaisé, je tirerai vengeance de leur mort. C'est Ondessonk (*) en personne que je veux voir. Tu es si effronté que tu oses bien redemander quelques haches et quelques haillons qu'on a pris à tes gens; as-tu rapporté ce que tes compatriotes ont pillé, ce que vous avez volé, depuis deux ans, dans les maisons françaises? Si tu veux la paix, faisons d'abord la guerre. Le Français ne sait ce que c'est que de craindre, quand une fois la guerre est résolue. Tu demandes aux Algonquins et aux Hurons ce qu'ils ont dans le coeur. Ton frère l'Onnontagué a tué les Hurons, et toi, tu venais pour massacrer les Algonquins; et tu oses leur demander ce qu'ils ont dans le coeur! Ils souffrent que je te conserve la vie parce qu'ils m'obéissent, et, s'ils n'avaient pas de respect pour moi, le collier dont tu leur as fait présent aurait servi de licou pour t'étrangler. ”

Ce langage si ferme du gouverneur eut pour effet d'intimider

(*) Le Père Simon LeMoine.

les ambassadeurs : ils ne demandèrent plus la mise en liberté de tous les prisonniers de leur tribu, mais simplement la permission de s'en retourner eux-mêmes dans leurs pays. Ils firent deux autres présents à M. d'Ailleboust ; par le premier, ils lui promettaient de revenir au printemps et de ramener avec eux le P. LeMoynes, qui se trouvait alors dans leur canton ; par le second, ils promettaient de livrer à Québec, s'ils pouvaient les découvrir, les meurtriers des trois colons de Villemarie. Le gouverneur ordonna de les laisser partir.

Le 13 du mois suivant, M. d'Ailleboust se rendit au Petit-Cap, en compagnie de M. Guillaume Vignal, prêtre, délégué par l'abbé de Queylus pour y bénir l'emplacement de l'église connue plus tard sous le nom de *l'église de la bonne sainte Anne*. M. d'Ailleboust posa la première pierre de l'édifice. Le terrain sur lequel il devait être érigé avait été donné par Etienne de Lessart ⁽⁶⁾.

Le même jour, le gouverneur intérimaire visita les travaux de construction de plusieurs redoutes dont il avait ordonné l'érection sur la côte de Beaupré.

À SUIVRE.

Ernest GAGNON.

(6) Cette cérémonie religieuse du 16 mars 1658 fut le point de départ de manifestations de foi et de piété qui durent encore. Le nombre de pèlerins qui se sont rendus au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré dans le cours de l'année 1909 a été de 192,000.

Le bon M. Vignal, dont le nom figure à la première page de l'histoire du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, devait, trois ans plus tard, être mis à mort et dévoré par les Iroquois à peu de distance de l'île Sainte-Hélène. On lit dans les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal* (manuscrit de Soeur Morin) : "Vers la fin de l'année 1661, M. Vignal fut tué par les Iroquois à demi-lieue de l'*Habitation*, en un lieu appelé l'Île-à-la-Pierre, où il était allé afin d'en tirer d'une carrière qui est en ce lieu-là, pour bâtir le Séminaire (de Saint-Sulpice) dont il avait été fait économe après la mort de M. LeMaistre. M. Vignal ne fut pas seulement tué, mais ces malheureux firent rôti ce qu'il y avait de chair en son corps et la mangèrent."

Courants de Doctrines

SUITE

UNE autre cause de conflits entre la science et la religion, c'est que l'on met parfois au compte de la science des assertions qui lui sont étrangères et qu'elle ne peut pas contrôler. " Les premiers hommes, dit Herbert Spencer, étaient des sauvages à peine sortis de l'animalité, des brutes violentes, féroces, très peu différentes des bêtes fauves, sans conscience ni cœur. " On dirait vraiment, au portrait qu'il nous en donne, que Spencer a vu les premiers hommes, qu'il les a connus et étudiés à loisir. Il a seulement oublié de nous dire sur quel point du globe cela se passait. Pures fantaisies ! jeux d'imagination ! que toutes ces assertions arbitraires. Spencer ne s'est pas même demandé si l'état sauvage n'aurait pas été plutôt une *déchéance* qu'un *début* pour l'humanité.

" L'esprit scientifique, dit M. Fouillée, de l'Institut, est la prudence, la volontaire suspension du jugement, la lenteur voulue de raisonnement ; il a en horreur cette exubérance prodigieuse d'affirmation, dont tant d'esprits nous donnent aujourd'hui le spectacle. Combien de savants égarés hors de leur science (surtout en Allemagne) qui n'ont pas plus de rigueur que les poètes et les prophètes. Rappelez-vous toutes les divagations à la mode sur la sélection naturelle de l'humanité, sur la lutte pour la vie, sur le transformisme etc. En les entendant, l'humble logicien, habitué à réfléchir sur les méthodes et sur les règles du raisonnement, ne peut s'empêcher de sourire. Il songe avec Socrate que, s'il ne sait rien, il sait du moins, lui, qu'il ne sait rien et ne prétend pas personnifier la science. O liberté, que de crimes commis en ton nom ! O science,

que d'ignorances, que d'erreurs, que d'absurdités débitées en ton nom" !⁽¹⁾

Les déclarations bruyantes de ces hommes qui, croyant tout savoir, parlent ainsi au nom de la science sans être autorisés par elle, et la compromettent, égarent malheureusement beaucoup d'esprits sans méfiance, qui ne possèdent pas les connaissances exactes positives, nécessaires pour contrôler ces raisonnements sophistiques qui sont aujourd'hui la cause de la nouvelle confusion des langues touchant les rapports de la science et de la religion.

Mais, ont-ils obtenu quelque chose, ont-ils réussi dans l'orgueilleuse tâche qu'ils s'étaient assignée, " celle de l'explication exclusivement positive de toute chose, dans un monde aujourd'hui sans mystère — celle du renversement sans retour de la notion du miracle et du surnaturel ", suivant les expressions de M. Berthelot ?

Écoutez la réponse du successeur même de M. Berthelot au siège de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. de Lapparent : " Après cent ans d'efforts pour tout expliquer en dehors et à l'encontre de nos croyances théistes et spiritualistes, la science, libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme et fidèle à sa méthode de calme observation, en est arrivée à des propositions dont l'énoncé diffère à peine de celui de nos vieux dogmes... Ne craignons donc pas de le déclarer hautement : *cette fin de siècle est bonne pour les hommes de croyance et surtout pour les catholiques*. La puissance qui devait les exterminer a grandi sans doute, mais la lumière qu'elle a fait luire n'a pas eu d'autre effet que d'accentuer l'extrême complication de tous les problèmes. D'ailleurs, il faut qu'on le sache, ce n'est pas contre nous que la science a tourné ses armes ; et les plus meurtris sont ceux dont elle n'a pas voulu servir les passions haineuses. L'application des procédés de la science pure a suffi pour

(1) *Revue bleue*, 11 nov. 1905.

condamner nombre des affirmations de nos adversaires. Seuls nos principes à nous restent debout, en face d'un monde qui peut s'obtenir à les méconnaître, mais qui ne trouvera ni la vérité ni le salut en dehors de leur application. ”

Que la science doive le plus clair de son bien aux savants spiritualistes, que ceux-ci soient par le fait même plus complètement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi, c'est un fait démontré par les découvertes et les résultats scientifiques de tous les siècles. Voici, sur la matière, un tableau que l'on peut signaler aux esprits prévenus.

En 1905, le docteur Dennert, protestant allemand, a fait un résumé des opinions religieuses de 300 savants choisis parmi les plus renommés de ceux qui se sont illustrés pendant les quatre derniers siècles dans les sciences naturelles : botanique, physique, astronomie, biologie, physiologie, géologie, anatomie, etc. Ce résumé contient, entre autres, les renseignements suivants. Du XVe au XVIIe siècle sur 55 noms cités, il compte 5 incroyants ou indifférents, 11 de croyance non connue, 39 croyants qui admettent l'existence de Dieu, de l'âme et de la révélation. Nous remarquons, parmi les plus illustres : Herschell, Linné, Werner, Boerhave, Bradley. Au XIXe siècle, le nombre des savants est beaucoup plus considérable. Le docteur Dennert relève les noms de 163 savants remarquables ; sur ce nombre, 124 sont croyants, 27 n'ont pas d'opinion philosophique bien connue, et 12 seulement sont incroyants. Sur les 300 savants cités par le docteur, nous comptons donc 242 croyants, spiritualistes convaincus, répudiant absolument le matérialisme, proclamant bien haut l'accord entre la foi et la science, et n'ayant jamais constaté que le résultat de leurs travaux contredisait aucune des vérités révélées.

Joseph de Maistre avait bien raison de proclamer que le sceptre de la science appartenait à l'Europe chrétienne.

Disons aussi que les savants chrétiens sont les moins crédules

des savants et les moins disposés à se laisser abuser par les apparences.

La Presse, dans son édition du 27 février 1909, signalait à l'attention publique le fait que le darwinisme, par sa manière agréable de détruire l'âme humaine et ses responsabilités, faisait des progrès rapides dans notre pays. " Le lendemain de la conférence de M. McBride— écrivait ce journal — nous avons été étonné de l'effet produit à Montréal sur ceux qui aiment à tirer de la vie tout ce qu'il y a de jouissances possibles. Dans la rue, dans les hôtels, dans les cercles, même dans les salons, à tout moment, il s'élève des conversations provoquantes où les esprits honnêtes et sérieux ne sont pas toujours prêts à répondre à une conclusion effrontément positive."

Les doctrines darwinistes, aujourd'hui passées vieux jeu en Angleterre, généralement déconsidérées en Europe par tous les anthropologistes de renom et dont l'autorité s'impose, sont des théories relativement nouvelles pour la masse de notre population et qui éveillent d'autant, par le fait même de leur nouveauté, la curiosité et l'intérêt. Depuis la cession de notre pays à l'Angleterre, nous avons dû forcément négliger la culture des sciences. Il nous a fallu vivre d'abord, et consacrer le meilleur de notre temps et de notre énergie à l'acquisition de biens d'une absolue et immédiate nécessité. Peu parmi nous ont pu donner une attention suivie à ces études d'archéologie préhistorique et d'histoire naturelle qui, depuis plus d'un demi-siècle, ont suscité dans le monde savant une polémique dont les échos, quoique affaiblis, ne sont pas encore éteints. Nos jeunes gens et notre public en général ne sont donc guère préparés à juger de la valeur réelle qu'ont aujourd'hui ces vocables : darwinisme, évolutionnisme, transformisme, etc, et à faire la part du vrai et du faux que renferment ces doctrines si graves, à cause des conclusions que l'on en tire au point de vue de l'orientation de la vie. Les mœurs, la religion, auraient peu à craindre de tous les sophismes

ainsi débités au nom de la science, des pires hostilités même, si celles-ci ne trouvaient une aliée docile dans l'ignorance du grand nombre. Il ne faut donc pas s'étonner si les leçons du professeur de zoologie au McGill, si toutefois elles sont celles d'un transformiste matérialiste — ce que j'ignore —, aient produit dans le public une émotion facile à comprendre, car le fruit direct du transformisme des savants de l'école de Hæckel est de détruire toute croyance en la spiritualité de l'homme et en la survivance après la mort. L'homme se trouverait ainsi rangé dans la catégorie des animaux, dont il serait l'aboutissant, n'ayant plus, comme l'animal, qu'à se répaître, sans s'occuper des chimères d'une autre vie. Inutile pour lui, dans ses conditions, de se surveiller, de dominer ses impulsions, de supporter avec patience les épreuves de la vie en vue d'une récompense future, de régler ses appétits, de maîtriser ses instincts.

On se plaît à citer les progrès matériels étonnants que nous avons accomplis. En effet, c'est merveille de voir comme notre pays se développe, et si l'homme ne vivait que de pain, nous pourrions assurément envisager l'avenir avec la plus grande confiance. Mais il ne faut pas confondre le progrès matériel avec la véritable civilisation, progrès beaucoup plus important, qui a pour objet le perfectionnement moral de l'homme, qui ne va pas sans de fortes convictions religieuses. Or, sommes-nous, sous ce rapport, les dignes fils de nos pères, dont la foi, les efforts héroïques, le dévouement, l'esprit d'abnégation, nous ont fait si glorieuse et si enviable la part d'héritage national dont nous jouissons aujourd'hui ?

La génération présente est, en général, plus instruite que celles qui l'ont précédée. En est-elle mieux éclairée sur ses véritables intérêts, et sinon plus, du moins aussi religieuse, aussi morale, aussi sensible à l'honneur ? La jeunesse actuelle semble-t-elle avoir une compréhension vraiment intelligente de la vie, poursuivre un idéal qui nous rassure quant à la conservation de "notre langue, notre religion, nos institutions, nos lois" ? La loyauté des relations, la

probité proverbiale de nos aïeux, tant dans leurs rapports personnels que dans les affaires, sont-elles encore aujourd'hui les traits caractéristiques de notre train de vie ? Qui osera répondre affirmativement à ces questions ? Peut-on considérer sans inquiétude l'excès croissant de malversations de toutes sortes, de meurtres, de suicides, de scènes honteuses d'ivrognerie, dont nous lisons chaque jour les détails dans les gazettes du pays, accompagnés d'une si fréquente et si triste répétition de noms français ? Il faut chercher ailleurs que dans les effets démoralisants des doctrines darwinistes, en tant qu'il peut être ici question de causes externes, l'explication de ces débordements passionnels qui désolent les familles, déshonorent notre pays et affligent la religion que nous professons. En effet " trop de choses énervantes, amollissantes, démoralisatrices... ont, hélas ! droit de cité, aujourd'hui, chez nous, menaçant -- si l'autorité continue à fermer bénévolement les yeux et n'y met promptement bon ordre — de léguer au pays une génération futile, lâche, et peut-être irrémédiablement abâtardie, avachie. Le peuple de géants que nous fûmes, que sera-t-il dans trente ans ? Un peuple de nains, un peuple de pygmées sans doute, fruit véreux du théâtre malsain, du roman passionnel, de la cigarette délétère, de la boisson corrosive et des *scopes* abrutissants... Les crimes de lèse-majesté de tout temps furent punis de mort. Les crimes de lèse-nation se multiplient au grand jour chez nous, et l'on se fait comme une sorte de gloire d'y applaudir et d'y contribuer " (2).

Tout ceci est de la dernière gravité, et il est évident qu'il faut un réveil.

Et puis, comme pour ajouter à ces causes attristantes de déchéance, les journaux ne nous parlent-ils pas maintenant de Canadiens français francs-maçons. Je ne connais pas un de mes compatriotes qui soit franc-maçon ; mais certains journaux persistent à dire qu'il y en a. Que faut-il croire de ces propos, invraisemblables de prime

(2) Extrait d'un article du *Passe-Temps* intitulé : " Où allons-nous ? " et cité dans *La Vérité* du 18 décembre 1909.

abord⁽³⁾ ? Car nous ne pouvons guère nous figurer un Canadien français, qui a quelque souci de sa dignité personnelle, le respect de sa nationalité, un compatriote enfin pour qui les mots de foi, d'honneur, de probité et de patriotisme ne sont pas des expressions vides de sens, faisant partie d'une loge maçonnique. Un Canadien français franc-maçon, dont l'âme ne peut vibrer à l'unisson de celles de ses parents, de ses amis, ni ne peut s'épancher librement au milieu des siens à certains jours de l'année où la religion a une si grande part dans les jouissances familiales ou nationales, non, cela ne se conçoit pas. Je m'explique qu'en certains pays d'Europe où les populations sont encore plus ou moins asservies, où, pratiquement, on ne connaît de la liberté que le nom, comme en France, par exemple, où l'Etat contrôle tout, où les gens n'ont pas même la libre gestion de leurs intérêts domestiques comme ils la possédaient autrefois, où, aujourd'hui, comme dans les siècles passés, se produisent des excès d'absolutisme qu'on n'aurait plus cru possibles, il se forme, quoique la chose ne soit pas licite, des sociétés secrètes dans lesquelles des individus se rencontrent, s'unissent, s'engagent par serment à poursuivre, dans telle et telle circonstance, une action commune, à exercer la même pression sur tel et tel parti politique, en vue d'obtenir l'abolition de criants abus ou une plus grande somme de liberté ; mais que, dans un pays comme le nôtre, où la liberté individuelle et celle d'association sont pour ainsi dire illimitées, un Canadien français, accoutumé de père en fils à agir à la face du ciel constamment maître de sa personne comme de sa volonté, jouissant des avantages d'une foule de sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, n'ayant point encore contracté l'habitude de mentir, aille se cacher dans l'ancre ténébreux d'une loge maçonnique pour y tramer des complots contre les institutions de son pays, contre les intérêts de ses compatriotes, contre l'Eglise et ses ministres, à qui

(3) La brochure Lemieux et les incidents qu'elle soulève en ces derniers temps répond trop bien hélas ! à la question de notre collaborateur.

(Note de la Rédaction).

il est en partie redevable des libertés politiques et religieuses dont il jouit, encore une fois, cela ne conçoit point, hormis qu'il soit devenu la victime d'un aveuglement inconscient, ou qu'il ait subi la pression d'une influence étrangère, de même origine sans doute que celle qui depuis un certain nombre d'années s'efforce de répandre dans notre paisible population des théories sociales aussi décevantes que funestes.

Parmi les émigrés que la vieille Europe a déversés sur notre continent depuis ces vingt à trente dernières années, il s'est trouvé nombre d'individus peu désirables. Dans notre province, par exemple, à côté de braves et honnêtes Français, que nous sommes toujours heureux d'accueillir comme on le ferait de vieux parents respectés et aimés, il nous est arrivé de tristes spécimens de la France contemporaine, formés à la morale des écoles laïques, et qui osent prôner ici sous des flux de paroles et d'habiles sophismes, les doctrines abêtissantes du matérialisme et du socialisme. Non satisfaits de l'œuvre de ruine et de déchéance qu'ils ont infligée à leur propre pays depuis plus d'un quart de siècle, on dirait qu'ils voient avec irritation la position enviable et quasi miraculeuse (M. Barrès la qualifie de "miracle canadien") que nous nous sommes faite, sans leur aide, depuis l'abandon de la colonie par la France. Respectés de nos concitoyens anglais, jouissant de la paix, nous grandissons, pleins d'espoir dans l'avenir. Au lieu d'être, aujourd'hui, grâce à l'action bienfaisante que notre clergé n'a pas cessé d'exercer sur notre existence nationale depuis l'époque de la cession du Canada à l'Angleterre, le peuple le plus heureux et le plus vraiment libre du monde, que serions-nous devenus si nous avions été atteints de cette infirmité mentale, de ce crétinisme intellectuel qu'on appelle l'anticléricalisme ? Privés de ces éléments qui font la force et la grandeur des nations, nous serions sans influence, méprisés de ceux qui nous entourent, et en voie de nous éteindre, comme paraît l'être le peuple français à l'heure actuelle.

Le P. de Ravignan disait que le plus grand service que l'autorité catholique pouvait rendre à la liberté de penser, c'était de lui éviter la folie. Et ceci s'applique non seulement à ce qui est du domaine de la science, mais à tout ce qui compose le commerce habituel de la vie. Prenez deux hommes d'un savoir ordinaire ; l'un est pratiquant et connaît sa religion, l'autre a le malheur de l'avoir abandonnée ou de ne l'avoir jamais connue. Ecoutez ces deux hommes parler sur un sujet d'intérêt général ou particulier, sur des questions du jour, de travail, de salaire, enfin sur toute matière d'intérêt public ou religieux. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir combien l'homme ignorant si vous voulez, mais religieux, émet des idées justes, sages et pondérées, tandis que l'autre, bien souvent, tient un langage incohérent, ou s'exprime avec une impatience, une aigreur d'esprit, qui vous fait voir immédiatement le manque d'équilibre intellectuel de cet homme.

Dans un même milieu et toutes autres conditions restant égales, l'homme de foi sincère sera toujours supérieur par la hauteur de sa pensée, la droiture de ses intentions, l'énergie de sa volonté, la sûreté de son commerce, à celui qui n'a point la foi ⁽⁴⁾.

Mais c'est surtout dans la discussion des questions sociales qui agitent aujourd'hui le monde, que vous remarquez chez l'individu dont l'esprit et l'imagination ne trouvent point dans la religion un contrepoids, cette confusion, ce manque de liaison dans les idées sur des théories dont l'application est plus ou moins problématique ou manifestement irréalisable, et qui sont ici la source de tous les sophismes que nous entendons si souvent répéter, et qui préparent d'amères déceptions aux malheureux qui en seront les victimes.

(4) Non seulement l'Évangile est le code incomparable de la loi qui nous rend aptes à la vie éternelle, mais ses préceptes sont, en ce monde, les leçons de la plus haute sagesse pratique et du plus éclatant bon sens, ainsi que l'expérience personnelle nous le prouve tous les jours. (René des Chenais — *Vie de Jésus-Christ*).

On écrivait, il y a huit ans, " que les travailleurs de tous les pays du monde enviaient la condition de nos ouvriers ", et on avait raison de le proclamer. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que nos ouvriers sont religieux, respectueux de la loi. Voilà précisément la raison qui fait qu'ils comprennent leurs véritables intérêts, qu'ils ne se laissent pas surprendre par la piperie des mots et qu'ils ne sont pas encore près de devenir les dupes des visionnaires et des démagogues qui, ici comme en Europe, ne demanderaient pas mieux que de les exploiter. On disait encore, il y a dix ans, à l'honneur de nos ouvriers, qu'ils avaient bien aussi leurs malentendus, leurs grèves, leurs conflits, mais que les théories révolutionnaires, socialistes, collectivistes, leur étaient étrangères, incompréhensibles même, que leurs efforts tendaient à obtenir des réformes dans le domaine des choses réalisables : relèvement des salaires, diminution des heures de travail, adoption de toute mesure, de tout règlement ayant pour but l'amélioration morale et matérielle de leur condition. C'était dire qu'ils pensaient juste et parlaient raison. Et aujourd'hui ? Eh bien, aujourd'hui, à part quelques têtes exaltées ayant subi l'influence des déclamateurs étrangers qui sont venus s'établir au milieu de nous en ces derniers temps, et qui sont une menace pour l'avenir de notre pays, je crois que le bon esprit, le sens pratique et le sentiment de dignité et de justice qui distinguent la grande masse, j'oserais dire la presque totalité, de mes compatriotes de la classe ouvrière, feront qu'ils mériteront encore longtemps les éloges que je citais il y a un instant, d'autant plus qu'ils n'ont eu, jusqu'ici, qu'à se féliciter de la sympathie et de la protection dont ils ont été l'objet de la part de nos gouvernants, qui s'efforcent par de bonnes lois d'améliorer, autant que cela leur est humainement possible, la condition des travailleurs ⁽⁵⁾.

(5) S'il y a " progrès matériel " et " civilisation ", il y a également " questions sociales " et " socialisme ". Ces deux appellations, quoique ayant une relation étroite, ne doivent pas être confondues quant à leur sens propre. Les

M'adressant à tous mes compatriotes et en particulier à la jeunesse de mon pays, je leur dirai avec un des hommes les plus éminents de notre histoire, feu M. Etienne Parent : " Quel que soit le sort que nous réserve l'avenir, sachons nous en rendre dignes, s'il doit être bon ; et s'il doit être mauvais, faisons en sorte de ne pas l'avoir mérité. Tel est le devoir de chaque génération, de chaque individu. Et ce devoir nous le remplissons en entretenant dans nos cœurs le feu sacré d'une noble émulation, qui nous fera nous maintenir en tout et dans tous les temps au niveau des populations qui nous entourent ".

Enfin, si mon compatriote est un fervent de la science, qu'il n'oublie pas que " plus il sera savant, plus il aura conscience de

questions sociales embrassent un vaste champ d'études d'ordre économique, tandis que le socialisme est une doctrine, se rattachant si l'on veut aux questions sociales en tant qu'elle prétend réformer la société en mettant le travail et les richesses en commun et les gens au même niveau, mais une doctrine particulière à certains pays d'Europe. L'expérience a déjà prouvé tout ce qu'elle renferme de chimérique. Refuser à l'homme le droit de propriété, c'est se mettre en contradiction avec le vœu de la nature elle-même. Pour rendre cette doctrine praticable, il faudrait d'abord changer, refaire la nature humaine, " prétention téméraire jusqu'au délire ", dit M. Emile Faguet. Le socialisme compromet les véritables intérêts des ouvriers eux-mêmes, de ceux qui possèdent aussi bien que de ceux qui ne possèdent pas. Appliqué, il engendrerait aussitôt la misère, l'indigence, le mécontentement, l'anarchie universelle, la destruction de la famille, puisqu'il prêche les unions libres, les enfants devenant la chose de l'Etat. Dans ces conditions, naturellement, il se présente comme l'adversaire de la religion, du moins de la religion catholique. C'est ce qui ressort des discours, des livres, des journaux et des congrès de l'immense majorité des socialistes. Telle semble être la nature des doctrines sociales propagées depuis quelques années aux Etats-Unis et au Canada par certains émigrés arrivés ici l'esprit nourri d'idées subversives et de haines, à en juger par leurs déclarations agressives, leurs violences de langage, par la si inintelligente et si malencontreuse manifestation organisée à Montréal, par exemple, à l'occasion de l'exécution par le gouvernement espagnol de ce misérable fauteur d'émeutes et d'assassinats qui avait nom Ferrer, manifestation à laquelle, dit-on, peu de nos ouvriers ont pris part, je veux bien le croire, mais des plus regrettables tout de même au point de vue du bon renom à l'étranger de notre grande métropole commerciale et de sa classe ouvrière. Je n'ai pas l'intention de faire ici une thèse sur le socialisme,

son ignorance et de son néant, plus il trouvera digne de lui de s'incliner très bas sur les dalles de la vieille église où ont prié ses pères". (Jules Soury — *Les limites de la biologie*).

Alph. GAGNON.

considéré dans le sens courant du mot. Qu'il me suffise de dire que l'idéal d'un socialiste anglais est tout autre que celui des socialistes du continent. Cet idéal est exposé dans un livre que vient de publier M. J. Ramsay MacDonald, le secrétaire général du "Labour Party", intitulé *Socialism and Government* (Independent Labour Party, 1909). M. MacDonald ne voit pas même la nécessité de changer grand'chose à la forme du gouvernement actuel dans le cas où son parti arriverait au pouvoir. Celui-ci conservera le Parlement et le Cabinet : L'autorité du pouvoir législatif rendra inutile l'établissement de la République, à moins que le monarque ne prenne fait et cause pour les intérêts menacés (p. 131). La famille n'aura rien à craindre du nouveau régime ; elle est nécessaire pour assurer le respect de la femme et l'éducation des enfants. Il conviendra même de réprimer les abus du divorce (p. 149). La religion n'est l'objet d'aucune hostilité ; au contraire, les Eglises, entretenues par des souscriptions volontaires, resteront des centres précieux de vie morale (p. 137). Les nationalités et les frontières historiques seront conservées. Ce serait une calamité d'une gravité indescriptible, si jamais les héritages nationaux étaient submergés sous le flot d'une vie cosmopolite, sans caractère et sans originalité. (p. 133). Voilà des conceptions politico-religieuses discutables et l'on sent que l'auteur du *Socialism and Government* est un homme sincère dans ses convictions. M. MacDonald cependant ne passe pas précisément pour un modéré parmi les membres du Labour Party ; mais il est loin, bien loin, de partager les idées des socialistes marxistes français et autres idéologues, dont il flétrit les violences et raille les utopies.

Erratum. — Dans l'article "Courants de doctrines", livraison du mois d'avril, p. 347, "si une colonie d'Allemands s'établissait en Australie dans des conditions identiques à celles des populations indigènes, elle arriverait, au bout de trois ans, etc.", au lieu de "trois ans", il faut lire "trois générations".

La Barrière

TOUT le monde a lu maintenant le nouveau roman de M. René Bazin et le fait me permet d'en dire quelques mots sans autre préambule. Plus encore que ses précédents, il semble que ce livre soit entièrement imprégné d'un charme qui captive et ennoblisse. Peut-être cette supériorité lui vient-elle de ce qu'il est moins visiblement alourdi par la documentation facile, un peu factice, fatigante même pour les initiés, qui donne à certaines pages des autres romans de M. Bazin des allures vulgarisatrices.

La présence de quelques mots ou locutions anglaises dans l'excellent français d'un académicien amuse en pays bilingue. Notons au passage un adjectif que nous employons ici dans un sens différent de sa signification française originelle et dont l'écrivain use comme nous : c'est l'épithète *distant* usitée au sens anglais de *réservé*. Comme il s'agit de ce maintient légèrement hautin qui impose la retenue, *qui tient à distance*, le vrai mot français serait *distançant* ; car *distant* possède une signification propre et veut dire éloigné. Mais puisqu'un écrivain de la valeur de M. Bazin l'adopte, nous pouvons bien continuer de nous en servir.

Un point cependant paraît faible dans la charpente du livre et tout l'édifice s'en ressent. L'auteur s'est fait de la vertu théologique de foi, une idée singulièrement amoindrie. Il nous donne de fort beaux exemples de ce que peut faire l'esprit de foi, qui est la foi en exercice et en œuvre, il nous montre même la puissance apologétique de la foi pratiquée intégralement ; d'autre part il dépeint éner-

giquement la parfaite vanité, la stérilité et même la culpabilité d'une vie à qui fait défaut cette foi active et opérante.

Mais qu'est cette foi ? Quelque chose comme un instinct, un sentiment confus, une sensation qu'on éprouve une expérience subjective ? Conception amoindrissante. La foi va conquérir Réginald, nature que l'auteur nous présente comme chevaleresque, un peu exaltée, mystique par crise ; elle est incapable de garder ou de reprendre Félicien, positif, méthodique, calculateur et diplomate.

Félicien est-il responsable de l'affaiblissement de sa foi ? Sa volonté entre-t-elle pour quelque chose dans cette évolution de la croyance de son enfance au scepticisme de sa précoce maturité ? Pouvait-il lutter contre le doute et reconquérir son âme, et avec une telle efficacité, une telle certitude de victoire que, ne le faisant pas, il soit inexcusable ? Là pourtant est le problème.

Le moyen proposé par M. Bazin pour reconnaître si l'on a la foi est déconcertant. Félicien se pose debout devant le Saint-Sacrement, se prend le pouls, aucune émotion. Donc, déclare-t-il, ma foi est morte.

Je le regrette pour le très orthodoxe auteur : son procédé est erroné. L'acte de foi est une adhésion pieuse et volontaire à la doctrine révélée par Dieu ; ce n'est ni une expérience subjective, ni une perception de la sensibilité. Ce n'est pas non plus la conclusion nécessaire d'une évidente démonstration, et les motifs de crédibilité n'y jouent pas le rôle de prémisses. Les théologiens l'ont décrit en deux mots empruntés à saint Paul : *Rationabile obsequium*.

Félicien est responsable, il pouvait lutter. Mais personne n'est là pour le lui dire. Sa fiancée ne pense pas plus que M. Bazin à lui conseiller d'aller soumettre ses doutes à quelque savant et saint prêtre comme il doit en exister dans leur entourage, de se faire instruire par lui des moyens de recouvrer la foi et d'élever la religion de son enfance à la hauteur de sa conscience d'homme. Qui sait ?

Il lui aurait peut-être suffi, comme à tant d'autres, de se confesser pour retrouver la paix, la foi... et la main de sa cousine !

Eh quoi ! Et le roman ? Il n'y aurait plus de roman, si les deux cousins se mariaient ! Soit : que le roman subsiste ; mais que l'on voie Félicien se mettre dans son tort en refusant un bon conseil, et que notre conscience de catholiques soit soulagée de la fatalité de son apostasie, qui entache ce beau roman eucharistique.

V.-M. B.

Pleurs cachés

A Guy Delahaye.

La vie est toute semée
De malheurs secrets.
Et la nature opprimée
A des pleurs discrets
Dont la vie est parsemée...

Les pleurs que le moineau verse
Nul ne s'en émeut.
Et l'humanité perverse
S'inquiète peu
Des pleurs que le moineau verse...

Il va, dans la rue, et vient :
Toujours il chante.
Au seul poète il se plaint
D'une voix tremblante,
Il va, dans la rue, et vient...

Les petits cris, qu'en bohème,
Il jette au passaut,
Nous semblent la gaité même.
Mais triste souvent
Sont les cris de ce bohème !..

La fleur cueillie au rosier
Echappe une larme.
Mais l'enfant, en son panier,
Ne voit que le charme
De la fleur prise au rosier...

Le jardin cache sa peine
Il pleure, la nuit,
La fleur que, le soir, la reine
Pour son roi cueillit...
Le jardin cache sa peine...

Et le seul bonheur que j'ai :
L'amour et la vie,
Ces pleurs cachés l'ont changé
En mélancolie...
C'est le seul bonheur que j'ai.

Gaétan VALOIS.

Avril 1910.

Dans le Monde des Eaux

SOMMAIRES. — La torpille ou le poisson électrique. — Le platystoma et le pscaroïde ou les poissons qui chantent. — L'hydre des étangs. — Le protoptère. — Le trévang. — Le papillon de mer.—La grenouille verte.

LA TORPILLE OU LE POISSON ELECTRIQUE. — La torpille est un poisson électrique, comme la silure du Nil et du Sénégal, comme la gymnote de l'Amérique.—Le choc de la torpille n'est pas inoffensif, comme d'aucuns l'ont prétendu. Lorsqu'un pêcheur a jeté dans sa barque le contenu de son filet, s'il lui arrive de répandre de l'eau salée sur le produit de sa pêche, il éprouve parfois une très vive secousse dans le bras qui verse l'eau ? C'est que dans le filet se trouve une torpille ! Qu'il touche le filet de la main, et il reçoit aussitôt une commotion électrique, le voilà prévenu. — Une curieuse expérience a prouvé que la puissance galvanique de la torpille n'était pas un tonnerre de féerie. Vingt personnes ont formé une chaîne dont les extrémités vivantes touchaient, l'une le dos, l'autre le ventre du poisson. En un instant, une violente commotion a parcouru ce cercle des vingt. — Un jour quelqu'un lâche un robuste canard dans un bassin où se trouve une torpille. Le canard est foudroyé. Du bout de son bâton le même individu effleure alors la torpille et il ressent aussitôt une vive secousse. — On a compté jusqu'à cinquante décharges produites en une minute par ce poisson étrange, et l'on a observé que des étincelles consécutives se dégagent de son corps. — La torpille habite les mers qui baignent les côtes de l'Europe. Elle est plate

comme une raie, sa proche parente, de forme presque circulaire, et parfois d'une taille considérable. On en a pêché dans la Manche, ayant près de quatre pieds et pesant 70 livres. — A la partie postérieure du cerveau réside le lobe électrique. En le détruisant on rend toute décharge impossible alors même que le reste du cerveau est intact. Dès qu'on le touche, ce lobe, absolument séparé du cerveau, on détermine une violente secousse. — Pallas sortit tout armée du cerveau de Jupiter; dans son cerveau la torpille renferme la foudre même, et ce n'est pas de la fable. — Il arrive assez souvent que de gros poissons robustes et gloutons se jettent voracement sur une torpille. Par sa peau lisse et douce, dépourvue de piquants et de crochets, elle semble une proie facile et précieuse. Mais la torpille sait se défendre. Elle se contracte, raidit ses muscles, prend une forme concave, se distend et, en une seconde, son imprudent agresseur s'immobilise, absolument paralysé. — Quant aux mérites gastronomiques de la torpille, on prétend qu'elle est d'un goût délicat. Je craindrais, pour ma part, en la dégustant, quelque décharge électrique dans mon palais. Voyez-vous le bond que je ferais pardessus la table ?

LE PLATYSTOMA ET LE PSCAROÏDE OU LES POISSONS QUI CHANTENT. — On ne dira plus : Muet comme un poisson. Une revue scientifique nous annonce que l'on a découvert, dans l'Amérique du Sud, des poissons qui chantent. — Ces êtres étranges, gratifiés des noms quelque peu revêches de platystoma et de pscaroïde, ont des vessies natatoires qu'ils peuvent comprimer à leur guise au sein des eaux. — Veulent-ils visiter les profondeurs du domaine liquide, ils compriment cette poche et descendent.—Veulent-ils remonter à la surface, ils la dilatent. Ces compressions, comme ces dilatations, s'effectuent sans aucune perte de l'air que les vessies contiennent. — Nul n'ignore que tout corps flotte quand le poids du volume d'eau qu'il déplace est supérieur au sien. Lorsque

l'inverse se produit, le corps enfonce. L'existence de cette poche natatoire, dont le propriétaire peut faire à son gré varier le volume, lui sert donc pour exécuter ses déplacements, en augmentant ou en diminuant la quantité du liquide qu'il déplace. — Maintenant, ce qui caractérise ces poissons, c'est que leurs vessies natatoires sont munies de fibres qui peuvent les faire vibrer absolument comme les baguettes d'un tambour font vibrer la grosse caisse. Ces vibrations produisent un son qui a un caractère musical assez prononcé. Ce sont des poissons qui chantent ! Mais ils n'émettent qu'un seul son, qu'une seule note. — En fin de compte, l'organe vocal du platystoma et du psarcoïde n'est qu'une simple caisse résonnante close par une membrane. Entre le chant d'un oiseau et celui des poissons du Paraguay, il y a l'abîme qui sépare la gamme si variée de la flûte et les roulements monotones du tambour.

L'HYDRE DES ÉTANGS. — Vous plaît-il de vous reposer un instant au bord des eaux rafraîchissantes d'un étang ou d'une rivière ? — La rivière est riante, l'étang est grave. Celle-là coule pleine de gaieté et de vie. Celui-ci dort, on dirait parfois que la baguette d'une fée a pétrifié ses eaux muettes. Quel charme et quelle mélancolie dans ce calme et dans ce silence ! Mais nous faisons de la science. — Je vous présente donc, sans plus de préambule, un être curieux, phénomène vraiment étrange, habitant des étangs et des marais : l'hydre verte. — L'hydre d'eau douce n'est pas une bête, c'est un couloir vivant. Dans toute sa longueur, ce singulier polype n'est qu'un tube vide, un sac creux, une peau bizarre que l'on retourne comme un gant sans que l'hydre s'en porte plus mal. L'envers devient tout simplement l'endroit, et l'hydre, toujours bien portante, n'a fait que changer la place de son existence. — Où sont donc les organes de cet être étonnant ? La science les cherche. Où se cache le grand ressort de son existence ? On l'ignore. Dans quel coin mystérieux de l'animal fonctionne l'importante machi-

né ? On ne l'a pas trouvé. — L'hydre n'est qu'un sac, une peau ; mais ce sac est vivant, il respire, il nage, il se reproduit, et le principe de vie qui fuit le regard et dérouté l'observation doit se cacher, également réparti, dans toute l'épaisseur de cette peau étrange qui est l'animal lui-même. — Savez-vous maintenant comment on multiplie cet être singulier ? C'est avec une lame, une lame tranchante d'une ténuité extrême : en le découpant comme une galette : — Tout autre animal s'empresserait de mourir. L'hydre, qui est un ensemble de plusieurs êtres et comme la réunion de plusieurs vies, ne paraît même pas s'inquiéter de ce morcellement. Chaque partie de l'être amputé se développe, se complète et grandit, chaque tronçon se perfectionne et fait un tout, chaque fragment devient à son tour une hydre parfaite. Le bourgeon se fait feuille, le rameau se fait arbre, et c'est par bouture, comme une plante, que l'hydre des étangs se multiplie. — Si l'on coupe une hydre en large, par la moitié du corps, le côté de la tête se formera tout de suite une queue, et le côté de la queue, incontinent, s'armera d'une tête. — Si vous variez l'opération et coupez l'hydre en long, au lieu de la trancher en large, un autre phénomène se produit : en grandissant, la partie droite prendra la partie gauche qui lui manque et, de son côté, la partie gauche se complètera de la partie droite dont elle a été privée. — Mieux encore. En fendant ce polype sur certaines parties de sa longueur on arrive à produire un phénomène artificiel, ou plutôt un monstre horrible. L'hydre a autant de têtes et autant de queues que l'on voudra. — Cette bête apocalyptique vivra parfaitement sans manifester le moindre malaise, la moindre surprise. — Qu'importe à l'hydre cinq ou six têtes de plus ? Cet effroyable supplément ne la gêne en rien et elle semble absolument indifférente à cette étonnante parure. Elle devient ce que l'on veut et regarde pousser ses têtes comme une plante voit bourgeonner ses feuilles. — Ainsi, en taillant l'hydre comme un copeau, on n'arrive qu'à multiplier la vie de cet étrange polype. — De même que l'horticulteur fait pousser des champignons dans une

plate-bande, de même l'homme avide d'expériences et d'études, fait germer sur le corps de l'hydre des étangs cinq ou six têtes, ou cinq ou six queues ! N'est-ce pas curieux ?

LE PROTOPTERE. — Voici un autre poisson, très curieux, lui aussi. Il habite les eaux du Soudan. — Dans ces régions torrides, il a trouvé le merveilleux secret de prendre et de garder, pendant six mois de chaleur infernale, un frais délicieux. — Il s'appelle le protoptère, et vit dans de petites rivières qui, à sec tout l'été, servent de chemins aux Soudanais. — Aussitôt que les eaux commencent à baisser, les protoptères, qui n'ont pas la moindre envie de passer à l'état de friture sous les brûlants rayons d'un soleil de feu, se creusent un large trou dans la vase encore fraîche et s'y endorment avec volupté. — Il faut ajouter que le corps entier de cet étrange poisson distille un abondant mucus dont il s'enveloppe comme dans un énorme cocon pour sommeiller en paix à l'abri des chaleurs. Un trait caractéristique du protoptère immobile dans son cocon, c'est que sous une pression énergique de la main, il fait entendre une sorte de grondement très distinct. Le léthargique a l'air de dire : “ Attention ! je ne suis pas mort ; je prends le frais ”. — Ce poisson bizarre grossit très vite et atteint rapidement un poids de plusieurs kilogrammes. Il est excellent à manger et très recherché des indigènes qui sont friands de sa chair blanche et légère. — La pêche du protoptère se pratique d'une façon fort originale. En guise de ligne ou de filet, on se sert d'une bêche. Tout autour du trou qui sert d'entrée à ce reclus excentrique, on coupe un bloc de vase durcie par le soleil. — Le poisson qui continue à prendre le frais, plongé dans une douce somnolence, est capturé de la sorte sans le moindre inconvénient et facilement expédié sur les marchés lointains où il est fort apprécié. — C'est dans les halles à poissons d'Alger que j'ai vu, pour la première fois, des protoptères emprisonnés dans leurs bloes de vase durcie par le soleil. — De son alcôve de terre, brisée avec précaution, le protoptère passe

dans un baquet d'eau fraîche où il renaît promptement tout heureux de reprendre ses ébats nautiques. — Il y a quelques années, un bloc de cette nature, contenant un protoptère, fut expédié du Soudan méridional à la Société des Sciences, à Elbeuf. A cette occasion, l'érudit M. Martel lut un résumé des plus intéressants sur le protoptère, ses moeurs singulières et ses curieuses léthargies. Débarrassé du bloc vaseux qui le tenait prisonnier, le poisson soudanais, sortit de sa léthargie sous les yeux de ces messieurs, et, complètement ressuscité, il mit dix minutes à peine pour nager avec aisance dans le baquet qu'on lui avait préparé. Et comme il semblait heureux, cet exilé des eaux, de retrouver son élément et de ressaisir sa vie! — S'il fut resté dans ses eaux natales, il aurait dû revenir à l'existence vers le cinquième ou le sixième mois de son ensevelissement. Transporté en France dans son bloc tutélaire, il put, sans aucun accident, prolonger sa mort temporaire de six mois encore. *Qui dort nage!* — Sa résurrection n'en fut pas moins rapide et triomphante. — J'ignore quel sort fut réservé à ce nouveau Lazare, mort dans le Soudan et ressuscité en Normandie, à Elbeuf? J'espère bien que la Société des Sciences de la ville résista à la curiosité culinaire d'accommoder le fameux poisson du Soudan à la sauce hollandaise et qu'elle conserva pieusement ce rare échantillon de miraculeuse vitalité.

LE TRÉPANG. — Encore un poisson bizarre. Dans les mers de la Chine et, plus particulièrement, du Japon, se rencontre souvent en quantité le fameux trévang, un des poissons les plus étonnants de la création. C'est une étrange espèce d'holothurie, masse informe et charnue, traversée d'un bout à l'autre par un tube digestif. Ce n'est pas une bête, c'est un estomac! — A l'un des bouts de ce tube se trouve la bouche, placée au fond d'une espèce d'entonnoir, enjolivée de petits tentacules, appendices singuliers et touffus. — Le trévang a deux sortes de locomotions à son service. Tantôt il se meut en rampant, tantôt il fait sortir de son corps des suçoirs

rétractiles, pieds extravagants, dont il se sert pour se déplacer ou s'attacher aux rochers. — Lorsqu'il aime mieux ramper que marcher, le trévang rentre ses pieds comme l'escargot rentre ses cornes. — Cét être bizarre a une façon à lui d'exprimer sa colère. Lorsqu'on l'irrite, il crache ses viscères sans en garder un seul. — Mais alors comment vivra-t-il ? C'est bien simple, ces viscères ont l'étonnante propriété de se reproduire. Plus il en crache, plus il s'en forme : c'est l'intestin inépuisable ! — Ce mollusque est, paraît-il, d'un goût délicieux. Lorsqu'on a pêché les trévangs, on les prépare, on les ouvre, on extrait les intestins, on les fume, on les sèche au soleil sur des claies de bambou, et il ne reste plus qu'à les servir aux gourmets chinois et japonais. — Ce singulier poisson ne se borne pas à faire sortir ou rentrer ses pieds, à cracher ses intestins, dans un moment de fureur, et à les renouveler aussitôt. Son originalité va plus loin. Il morcelle volontairement et spontanément telle ou telle partie de son corps. C'est quand le trévang a faim que se produit ce phénomène. On dirait que, ne pouvant nourrir tout son corps, il l'amointrit, le partage, s'en débarrasse. Plus tard tout repousse et se renouvelle. — Rien de plus commode ! Quand l'estomac parle, le trévang le supprime, quand le corps est trop exigeant, il le morcelle, et quand les boyaux crient, il les rend !

LE PAPILLON DE MER. — Par un temps calme et doux, il arrive parfois, dans ces mers de la Chine et du Japon où vit le trévang, que les vagues se bariolent de nuances exquisés, de teintes violettes, pourpres, roses ? Qui donc se fait ainsi le teinturier des flots ? C'est ou ce sont d'innombrables petits mollusques vulgairement appelés papillons de mer. — Quand vient la nuit, ils montent par myriades à la surface des eaux et alors commence un merveilleux feu d'artifice, embrassant d'immenses étendues. — Battant des ailes qui, en fin de compte, ne sont que des nageoires, ces mollusques arrivent en masse, pressés, flamboyants, rayonnants, étincelants comme des pierreries, courant sur les flots comme des feux

follets, ondulant comme des flammes, resplendissants comme un brasier, ou décrivant des courbes lumineuses pour s'éteindre dans les abîmes comme une étoile filante tombée du ciel. Les eaux flambent, la mer brûle, puis tout à coup la féerie s'efface, les acteurs disparaissent dans la coulisse écumeuse, la toile tombe et le soleil se lève sur les flots. — Le papillon de mer est le bijou des vagues, un prodige des océans. Sa longueur ne dépasse pas deux ou trois pouces, mais il est plus curieux que tous les géants de la mer. Il est rose, bleu, lilas. Ses nageoires éblouissantes, qu'il allonge comme deux bras, sont des sortes d'ailes. Nageant toujours debout, il les manœuvre comme une paire de rames dont il frappe l'onde sans relâche et c'est ainsi qu'il se soutient, qu'il se dirige, qu'il nage, qu'il vole. — C'est peut-être le plus agile et le plus remuant des enfants de l'abîme. Il est toujours en mouvement. Sa vie n'est qu'une course harmonieuse et vagabonde sur les eaux. Il danse sans arrêt dans la vague murmurante, comme l'éphémère buée dans un rayon de soleil.

LA GRENOUILLE VERTE. — *Breketas, Koas, Koas !* chantent à qui mieux mieux les grenouilles vertes, et le crapaud, qui doit être misanthrope, leur murmure tristement :

Comment ce bruit sort-il de ces menus thorax ?
 Comment le souffle étroit de ces poitrines frêles
 Au lieu d'expirer, grêle, en sons de chanterelles,
 Enfle-t-il ce vacarme obscur et clapotant ?
 Je ne pourrais jamais l'imiter ! Et pourtant
 Le crapaud — c'est mon nom, je n'en rougis pas, certes —
 Est le cousin germain de ces grenouilles vertes !

Village des Aulnaies.

LUC DUPUIS.

A Travers Les Faits et les Oeuvres

La mort d'Edouard VII. — Un grand roi. — Le deuil de l'Empire britannique. — Funérailles grandioses. — George V. — La situation politique. — Les élections françaises. — Le scrutin de ballottage. — Les résultats. — Classification de la nouvelle Chambre. — Un article de l'*Univers*. — Diverses appréciations de la presse française. — Le prétendu apaisement. — Le programme du cabinet Briand. — Les élections espagnoles. — Une singulière façon de pratiquer le régime parlementaire. — Les élections belges. — Victoire des catholiques. — A l'Académie. — MM. Marcel Prévost et Paul Hervieux. — Au Canada.

EDOUARD VII est mort ! Depuis trois semaines, pour les citoyens de l'empire britannique, cet événement a effacé, a supprimé tous les autres. Une vague puissante de douleur, de regret, d'anxiété, a passé sur les âmes. Et sous tous les cieux, des millions d'hommes ont pleuré la mort d'un homme qui venait de trépasser sur les bords de la Tamise. C'est que cet homme était un roi, c'est qu'il était le roi, un vrai roi, un grand roi, un roi tel que le monde n'en avait pas connu depuis longtemps. On a pu mesurer sa valeur personnelle et royale à l'immensité du vide causé par sa disparition. Devant sa tombe inopinément ouverte l'Angleterre a frémi d'angoisse, l'Europe a tressailli d'émotion, l'univers est resté saisi de stupeur. Pourtant le règne de cet illustre souverain avait été de courte durée. Il n'avait occupé le trône que neuf années. Et cette trop brève période lui avait suffi pour conquérir une place que bien peu de chefs de nation ont occupé dans le cœur et l'admiration de l'humanité.

Son glorieux prestige était dû surtout à trois dons suréminents :

l'intelligence, la sympathie et le tact. Edouard VII voyait vite et bien ; il avait la perception rapide et le discernement sûr ; sa clairvoyance toujours en éveil le faisait se garer des écueils que les esprits à courte vue ne savent pas éviter. Il était bon, humain, bienfaisant, et possédait à un rare degré cette indéfinissable puissance d'attraction qu'on appelle le magnétisme. Enfin, il possédait un tact merveilleux, qui donnait à son commerce à la fois le charme et la sécurité, et le mettait à l'abri des impairs, des froissements d'amour-propre, des maladresses souvent plus préjudiciables que des fautes positives.

On lui a décerné et il portera dans l'histoire le titre de " Pacificateur ". Cette belle appellation, il l'a noblement méritée. C'est à lui que revient, en grande partie, l'honneur d'avoir hâté la conclusion du conflit anglo-boer, et d'avoir déterminé cette oeuvre de conciliation grâce à laquelle on voit aujourd'hui Louis Botha, l'ancien général qui livra tant de sanglants combats aux armées anglaises, devenir le premier ministre, l'aviseur attitré de la couronne britannique dans la nouvelle confédération sud-africaine. C'est lui qui, par une tactique savante et discrète a réussi à écarter les dangers de conflits violents, et à faire prévaloir en maintes circonstances les solutions pacifiques. Il a aimé la paix, il a voulu la paix, il a fait triompher la paix, et voilà pourquoi l'humanité acclame en lui un bienfaiteur des peuples.

Ses funérailles ont été grandioses. Le 20 mai Londres a vu un spectacle qu'elle ne reverra jamais sans doute. De Westminster Hall, où les restes du roi étaient exposés, un cortège funèbre d'une incomparable splendeur a traversé les principales avenues de la grande capitale, magnifiquement décorées, et bordées de troupes aux uniformes éclatants, qui contenaient derrière leur haie ininterrompue les flots d'une multitude innombrable. Neuf souverains suivaient le train d'artillerie qui portait la bière royale. D'abord, le fils et le successeur d'Edouard VII, George V lui-même ; puis l'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne, le roi du Portugal, le

roi des Belges, le roi du Danemark, le roi de Norvège, le roi des Grecs, et le roi de Bulgarie. Ils étaient suivis des envoyés spéciaux de la France, de la Russie, de l'Autriche, de l'Italie, de la Turquie, de la Suède, des Etats-Unis, etc. De la gare de Paddington, la dépouille mortelle du roi d'Angleterre a été transportée à Windsor, et, après un service religieux auquel présidait l'archevêque de Cantorbery, elle a été descendue dans la crypte funéraire où reposent un grand nombre de souverains anglais, et où, il y a neuf ans, Edouard VII conduisait lui-même les restes vénérés de sa mère, la reine Victoria.

Et maintenant un nouveau règne commence. George V monte sur le trône dans des circonstances difficiles. C'est un lourd héritage que la succession d'un roi qui occupait une place si grande dans la vie de sa nation et dans les affaires du monde. Et la situation politique est en ce moment si complexe, si alarmante pour la stabilité de la constitution anglaise ! L'anxiété qu'elle causait au roi défunt a, dit-on, abrégé son règne. On comptait sur lui, sur sa haute sagesse, sur son prestige immense, sur son tact souverain, pour la solution heureuse de la grande crise parlementaire. Et le voilà disparu au moment même où l'Angleterre avait le plus besoin de lui ! Cependant, malgré les inquiétudes légitimes de l'heure présente, le sentiment qui semble prévaloir en Angleterre est celui de la confiance dans le nouveau monarque. Son attitude et ses paroles, depuis la mort de son père, ont produit sur le peuple anglais la plus favorable impression. On affirme que, sous une timidité native qui lui donne parfois une apparence de nervosité, il cache des qualités sérieuses, un jugement sûr, des connaissances très étendues, une grande fermeté de caractère. Il est un époux et un père excellent, et il semble tenir de sa grand'mère, la reine Victoria, l'amour de la vie de famille. Il monte sur le trône en pleine maturité, à l'âge de quarante-cinq ans. Son règne peut être long et nous prions le ciel qu'il soit heureux.

Il nous paraît convenable de consigner ici le premier message

de notre nouveau roi à ses sujets au-delà des mers. En voici le texte : “ Les nombreux témoignage d'affection de mes loyaux sujets par-delà les Océans ont profondément touché mon coeur, et m'ont apporté l'assurance de leur sympathie entière dans la grande épreuve que nous subissons ensemble, en me démontrant que ma tristesse est leur tristesse, et que nous sommes blessés dans un commun amour. Le bonheur des peuples de toutes ses possessions était cher au cœur de mon bien aimé père. Il leur consacrait son labeur et sa vie, et il est mort à leur service. Je suis appelé maintenant à marcher sur ses traces et à continuer l'oeuvre qui prospérait entre ses mains. Ma carrière maritime m'a mis en contact avec les possessions transocéaniques de la Couronne. J'ai constaté personnellement la loyauté basée sur l'affection qui tient tant de terres et de peuples unis dans une glorieuse concitoyenneté. Il y a neuf ans, j'ai voyagé à travers l'empire, accompagné de ma chère femme. Si le feu roi eût vécu, d'après son désir exprès, nous eussions visité, à l'automne, l'Afrique méridionale, pour ouvrir le premier parlement sud-africain, en qui l'on peut saluer la dernière et la plus grande manifestation de cette paix et de cette harmonie que mon père aimait tant à promouvoir. Je m'efforcerais de maintenir le gouvernement constitutionnel, de sauvegarder dans toute leur intégrité les libertés dont jouissent tous mes états ; et, sous la direction de Celui qui gouverne l'humanité, je soutiendrai, assis sur les fondations de la liberté, de la justice et de la paix, le grand héritage d'un Empire britannique uni ”.

La mort d'Edouard VII et l'ouverture d'un nouveau règne ont remis en actualité la question du serment du roi, dont nous entretenions les lecteurs de la *Revue Canadienne*, il y a neuf ans déjà. Comme les journaux l'ont rappelé, ce n'est pas lors de son couronnement que le souverain anglais doit prêter ce serment outrageant pour les catholiques ; c'est lorsqu'il ouvre la première session du Parlement, après son accès au trône. Voici le texte de la loi qui le prescrit :

“ Tout roi ou reine de ce royaume qui succèdera, à l'avenir, à la couronne impériale de ce royaume, devra, le premier jour de la réunion du premier Parlement qui suivra son avènement, assis sur son trône dans la Chambre des pairs, en présence des Lords et des Communes réunis, ou, lors de son couronnement, devant telles personnes qui lui administreront le serment du couronnement, au moment où il prêtera le dit serment — qui devra précéder l'autre déclaration — faire, souscrire, et répéter distinctement la déclaration mentionnée dans le statut passé dans la trentième année du règne du roi Charles II, intitulé : Acte pour préserver plus effectivement la personne et le gouvernement du roi, en empêchant les papistes de siéger dans l'une ou l'autre Chambre du Parlement ”. (Statut I, Guillaume et Marie, 2ième session, chapitre II, sect. IX). Cette déclaration insultante pour notre foi se lit comme suit : “ Je professe, certifie et déclare solennellement et sincèrement, en présence de Dieu, que je crois que dans le sacrement de la Cène il n'y a aucune transsubstantiation des éléments du pain et du vin au corps et au sang du Christ, au moment de la consécration ou après, par qui que ce soit : et que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou de quelque autre saint, et le sacrifice de la messe, tels que pratiqués maintenant par l'Eglise de Rome, sont superstitieux et idolâtriques, et, en présence de Dieu, je professe, certifie et déclare solennellement que je fais cette déclaration et chacune de ses parties en particulier dans le sens naturel et ordinaire des mots qui m'ont été lus, tels qu'ils sont communément compris par les protestants anglais, sans aucune échappatoire, équivoque ou réserve mentale quelconque, et sans aucune dispense déjà accordée à moi, dans ce but, par le Pape ou quelque autre personne ou autorité que ce soit, ou sans aucun espoir d'aucune telle dispense d'aucune personne ou autorité que ce soit, ou sans penser que je suis ou peut être acquitté devant Dieu ou les hommes, ou absous de cette déclaration ou d'aucune de ses parties, bien que le Pape ou quelque autre personne ou personnes que ce soient, pourraient m'en dispenser ou l'annuler ou

déclareraient quelle est nulle et sans effet dès le principe ». Cette formule, où on les traite d'idolâtres, est une insulte pour les sujets catholiques du roi. Et quoiqu'il soit dit dans la loi plus haut citée que le Souverain devra "la faire, souscrire et répéter distinctement, il paraît qu'Edouard VII, à qui elle répugnait, la prononça d'une manière très indistincte en 1901. Le serment du couronnement n'a pas du tout la même portée. Quant à la question de croyance il contient simplement ce passage : " Voulez-vous usez de votre pouvoir pour maintenir les lois de Dieu, la vraie profession de l'Evangile, et la religion protestante réformée, établie par la loi ? Voulez-vous également protéger les évêques et le clergé de ce royaume et les églises confiées à leurs soins ainsi que les droits et privilèges qui leur sont accordés par la loi ? — Je promets tout cela ". Puis : " ce que je viens de promettre, je le tiendrai et je l'accomplirai. Ainsi que Dieu me soit en aide ".

Les catholiques ont déjà commencé à s'agiter pour obtenir la suppression de la déclaration offensante, relique malencontreuse d'un âge de fanatisme et de persécution. John Redmond a écrit au premier ministre pour lui demander de proposer une législation à ce sujet. George V est, assure-t-on, très désireux de voir disparaître la formule dénoncée. Et le ministère, si l'on en croit les dépêches, est décidé à présenter un bill pour amender la fameuse déclaration. Au lieu des mots que " l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou de quelque autre saint, et le sacrifice de la messe, tels que pratiqués maintenant par l'Eglise de Rome, sont superstitieux et idolâtriques ", le roi dirait simplement : " Sont contraires à ma croyance ". Et au lieu de protester qu'il fait la déclaration " sans aucune dispense déjà accordée à lui par le Pape, ou sans aucun espoir d'aucune telle dispense ", il se bornerait à affirmer qu'il la souscrit " sans dispense ni espoir de dispense ". Nous avons hâte de voir ce que le cabinet et le Parlement vont décider dans cette question qui intéresse tous les catholiques de l'empire. On nous permettra de répéter ici ce que nous écrivions en 1901 : " Au

nom de la justice, au nom des lois émancipatrices, au nom du droit public de l'Angleterre contemporaine, au nom des temps nouveaux, et pour l'honneur de la Couronne et de la nation britanniques, nous demandons que la déclaration qui nous outrage soit abrogée, qu'elle soit effacée des statuts de cet empire ''.

Pour ce qui est de la bataille parlementaire entre les deux Chambres, elle semble devoir être interrompue d'ici à quelques temps. Les partis ne désarmeraient pas, mais s'entendraient pour retarder le choc décisif. Une dépêche de Londres, datée du 23 mai, représentait comme probable qu'une session spéciale aurait lieu à l'automne afin de trancher la question du *veto*.

* * *

Nous avons dit un mot des élections françaises dans notre dernière chronique. Le résultat de la première épreuve électorale (le 24 avril) indiquait le maintien du *statu quo*. Le Bloc triomphait, les radicaux-socialistes conservaient une forte majorité, les partis d'opposition, conservateurs, libéraux, progressistes, étaient vaincus encore une fois. Ce qui avait frappé tous les observateurs durant la campagne préparatoire au scrutin, c'était l'indifférence et l'apathie de l'électorat. Au lendemain du vote, M. François Veillot publiait dans l'*Univers* ces lignes attristées :

“ Somme toute, le Bloc et l'Opposition vont se retrouver face à face avec les mêmes forces et le même esprit.

“ Plusieurs arrondissements ont subi une secousse, due en général à des considérations particulières. Aucun courant national n'a traversé l'opinion publique — à supposer qu'il y ait encore une opinion publique en ce malheureux pays.

“ De la France, il y a trois quarts de siècle, on disait déjà : C'est un peuple qui s'ennuie ! On pourrait ajouter maintenant : C'est un peuple qui s'endort. Malheureusement, il s'endort à la façon du voyageur ignorant ou distrait qui prend son repos sous le mancenillier — cet arbre indien dont l'ombre empoisonne.

“ Quelle main secourable ou quel coup de tonnerre aura le pouvoir de réveiller la France ? Et Dieu permettra-t-il que le réveil se produise avant que l'engourdissement suprême ait figé la dernière goutte de sang dans nos veines ? ”

Et, poursuivant, M. Vuillot déclarait qu'après tant de mécomptes on ne devait plus attendre grand'chose de l'effort électoral. Non pas qu'il conseillât à ses amis de se désintéresser de la lutte, de s'abstenir. Au contraire, il leur demandait de continuer à payer de leur personne, et de faire tout leur possible pour que le scrutin de ballottage ne fût pas un désastre. Il n'y a pas d'effort inutile, et d'ailleurs l'effort est un devoir.

“ Mais, ajoutait-il, plus instamment encore nous les supplions de ne pas enfermer leur regard dans l'horizon électoral et de ne pas limiter leur labeur, ni leur courage à la campagne, accidentelle et secondaire, après tout, qui se poursuit actuellement. L'expérience électorale est faite. On a épuisé toutes les diplomaties, toutes les attitudes et toutes les alliances. On n'a rien obtenu qu'une lente et impitoyable aggravation du mal. Nous sommes aujourd'hui dans la même torpeur et sous les mêmes dangers qu'hier. Il n'y a aucun motif sérieux d'espérer que les élections de 1914 puissent accomplir une guérison illogique et inattendue. La proportionnelle elle-même, à supposer qu'elle obtienne l'adhésion de la nouvelle législature, n'aurait pas cette puissance. Nous en sommes partisan, mais comme d'un stimulant pour l'organisation et le combat, non à titre de panacée. Soyons donc bien convaincus que les élections ne donneront un résultat que le jour où elles seront elles-mêmes le résultat d'un travail infiniment plus profond dans son objet et plus lointain dans ses aspirations. ”

Quinze jours plus tard, le 8 mai, ont eu lieu les élections de ballottage, qui n'ont pas sensiblement modifié la situation établie par le premier scrutin. Les catholiques ont eu à se féliciter de quelques succès partiels. Mais en somme le Bloc reste vainqueur. “ Nous restons sur nos positions, écrit encore M. Vuillot,

succès relatif, à coup sûr, quand on songe aux forces redoutables engagées contre nous et à la violence acharnée de leurs assauts; mais succès décevant, quand on réfléchit que ces positions, si chèrement conservées, nous laissent à la merci des jacobins. ” Un des résultats les plus déplorables du ballottage a été l'élection à Versailles du fameux Thalamas, l'insulteur de Jeanne d'Arc. MM. Brisson, Jaurès, Millerand, qui n'avaient pas réussi le 24 mai, ont été réélus cette fois. MM. Doumer et Dubief sont restés sur le carreau.

Après le second tour, les journaux ont donné de la nouvelle Chambre la classification suivante : Radicaux et radicaux-socialistes, Chambre la classification suivante : radicaux et radicaux-socialistes, indépendants, 18; socialistes unifiés, 73; libéraux, 53; progressistes, 71; conservateurs, 34. En scrutant ces chiffres on arrive à faire plusieurs constatations. Le Bloc triomphe sans doute, mais si dans l'ensemble il conserve sa force numérique, les groupes qui le composent n'ont pas été également heureux. Ainsi pendant que les radicaux et les radicaux-socialistes perdent vingt-huit sièges environ, les socialistes unifiés en gagnent vingt. Ce sont eux qui sont les véritables vainqueurs des élections de 1910. *L'Echo de Paris* souligne ainsi ce résultat :

“ S'ils sont encore numériquement les maîtres, les radicaux reviennent à la Chambre amoindris, entamés, déconsidérés. C'est à leurs dépens et contre eux-mêmes qu'ils ont servis les unifiés. Demain, leurs alliés d'hier se montreront d'autant plus impérieux et plus exigeants qu'ils se sont montrés, eux, plus complaisants et plus serviles. ”

Nous avons fait entendre la note de *l'Univers*. Cependant il y a des journaux d'opposition qui montrent plus d'optimisme. Le *Gaulois* est d'avis que la nouvelle Chambre sera “ ce que voudra l'homme qui aura la hardiesse d'en prendre la direction, s'il en est un. Elle peut être indifféremment une Chambre d'arrêt dans la voie des tentatives chimériques, qui nous acheminerait à la détente et à l'apaisement, ce qui serait le voeu du pays. Elle peut être une

Chambre de poussée réformatrice, comme l'y engage M. Bérenger dans l'*Action*. Elle peut être encore une Chambre de nouvelles aventures scolaires et anticléricales comme le souhaite la *Lanterne*."

Le *Figaro* va plus loin. Pour lui, " il y a un déclin dans la course à l'abîme. L'horloge est arrêtée. Les promesses d'apaisement, les idées de tolérance et de liberté, les notions d'ordre et de gouvernement n'ont pas la triomphale consécration que les gens de bon sens ou de naïveté pouvaient espérer ; mais elles sont en indubitable progrès et on ne pourra plus gouverner sans elles. "

Il n'y a pas que les journaux à tenir ce langage. Un des nouveaux élus catholiques du 8 mai, un homme dont l'entrée en Chambre est une précieuse acquisition pour la droite, M. Joseph Ménard, avocat éminent, orateur remarquable, vainqueur dans la deuxième circonscription du dix-septième arrondissement de Paris, apprécie les élections de la manière suivante : " Cette consultation nationale marque avant tout et surtout la condamnation de la politique radicale et radicale-socialiste ; enfin, de toute la politique sectaire de ces dernières législatures. Les électeurs ont indiqué ainsi qu'ils ne veulent pas plus du projet de loi Doumergue supprimant les derniers droits des pères de famille que de l'impôt global et progressif sur le revenu. Ce qu'il faut au pays, c'est plus de libertés et la liberté pour tous. C'est là l'œuvre de la nouvelle Chambre. "

Passons à gauche : là nous entendons un autre langage. Un des principaux organes du parti radical et ministériel, la *Lanterne*, se moque des espérances manifestées par quelques organes de l'opposition. Cet article du journal blocard doit être cité largement, car il est symptomatique.

" Le *Figaro*, dit la *Lanterne*, nous affirme qu'il n'est plus possible de gouverner sans des idées " de tolérance, de liberté et d'apaisement " ; le *Gaulois* estime que la Chambre nouvelle peut être, sous la direction d'un homme hardi, une Chambre d'arrêt " dans la voie des tentatives chimériques " , c'est-à-dire des réformes ; le *Journal*

des Débats adjure le président du Conseil de jouer "une partie intéressante et utile"; il n'est pas jusqu'à *La Croix* qui ne tende ses bras éplorés du côté de M. Briand.

"Evidemment, les réactionnaires persistent dans l'équivoque du discours de Périgueux, qu'ils ont eux-mêmes créée. Ils ont retenu le mot "apaisement", prononcé d'ailleurs à plusieurs reprises par le président du Conseil; ils veulent y voir, malgré l'évidence, le sens d'une capitulation.

"Qui donc, dans la majorité qui soutient M. Briand, a pu comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que de l'apaisement entre les fractions républicaines, en vue d'une marche plus rapide et plus sûre vers le progrès? Ceux qui ont si librement interprété le discours de Périgueux ne veulent pas se souvenir de la définition que M. Briand donnait lui-même à Saint-Chamond du véritable républicain: "Celui qui ne renie rien des progrès laïques accomplis durant ces dix dernières années!"

"Non, quoique l'on en pense au *Figaro* et à *La Croix*. l'horloge n'est pas arrêtée, elle marque au contraire l'heure des réalisations."

"L'heure des réalisations" on sait ce que signifient ces mots. Dans l'esprit de la *Lanterne*, ils annoncent de nouvelles mesures d'ostracisme et d'intolérance.

Le Parlement va se réunir le 12 juin. On se demande s'il y aura des remaniements ministériels avant la session, et quel programme M. Briand va mettre devant la nouvelle Législature. Les dépêches annoncent qu'il a commencé à faire connaître les grandes lignes de la politique qu'il entend suivre. D'abord la réforme électorale, qui semble avoir été réclamée par le peuple. Il y aurait un projet de loi établissant le scrutin de liste et la représentation proportionnelle. Cette nouvelle demande confirmation. M. Briand, s'est prononcé déjà pour le scrutin de liste: mais quant à la représentation proportionnelle il lui a fait grise mine dans son discours de Saint-Chamond. Le ministère soumettrait aussi une loi pour déterminer le statut des fonctionnaires. Enfin il y aurait la mesure

contre l'enseignement libre, présentée avant les élections, et que l'on ramènerait devant la Chambre. L'adoption de cette législation d'arbitraire et de tyrannie indiquerait bien que les élections n'ont rien changé dans la politique gouvernementale, et que M. Briand est toujours le cauteleux ennemi dont il faut d'autant plus se défier qu'il est plus fourbe. Il semble que le cabinet ve se présenter devant les Chambres tel qu'il est présentement constitué, à l'exception peut-être du ministre de la guerre, le général Brun, qui donnerait sa démission.

* * *

Le 8 mai, le même jour que les élections de ballottage en France, avaient lieu en Espagne les élections générales pour les Cortès. Elles ont donné les résultats suivants : ministériels, 225 ; conservateurs, 98 ; républicains, 46 ; carlistes, 8 ; catalanistes, 8 ; indépendants, 8 ; intégristes, 12 ; inconnus, 9 ; soit un total de 404. L'ancienne Chambre comprenait 240 conservateurs.

Nous devons confesser que la manière dont fonctionne le régime parlementaire en Espagne nous paraît absolument déconcertante. En 1907, le ministère Maura, conservateur, faisait les élections et triomphait sur toute la ligne. Après deux ans d'une administration intelligente, ferme et progressive, les troubles de Barcelone, le procès et l'exécution de Ferrer, fournirent aux groupes révolutionnaires un prétexte à manifestations violentes. La maçonnerie universelle se mit de la partie, et une campagne savamment conduite souleva en France, en Italie, et dans plusieurs autres pays, une tempête d'indignation contre les actes de répression, pourtant légitimes, du gouvernement espagnol. A la réunion des Cortès, l'automne dernier, l'opposition libérale attaqua le ministère avec fureur, et son chef, M. Moret, déclara que la gauche ne voulait plus avoir rien de commun avec le gouvernement. Là dessus, ce dernier, qui avait près de cent voix de majorité, donna sa démission et laissa le champ libre à ses adversaires. Nous avouons n'y avoir rien

compris et n'y rien comprendre encore, à moins que le roi Alphonse XIII n'ait forcé la main à M. Maura. Quand on est au pouvoir, il est naturel qu'on soit combattu par l'opposition. Celle-ci peut être violente, parfois même elle devient factieuse; mais si elle reste en minorité elle est impuissante; et si le ministère conserve la majorité, il demeure à son poste et gouverne, en dépit des philippiques de la minorité. Telle est la loi du régime parlementaire. Au lieu de cela, qu'avons-nous vu en Espagne? M. Maura, à la tête d'une majorité de 100 voix, se retire parce que l'opposition fait du vacarme. M. Moret, quoiqu'il ne commande qu'à une minorité, devient premier ministre, et gouverne. Au bout de quelques mois, par suite de dissensions dans les rangs du parti libéral, M. Moret doit donner sa démission, et c'est M. Canalejas qui est appelé à former la nouvelle administration, quoique lui non plus n'ait pas de majorité dans les Cortès. Enfin, les élections générales ont lieu et les libéraux reviennent avec une forte majorité. Cette fois au moins l'Espagne va rentrer dans la mise en oeuvre régulière du système constitutionnel. Mais je suppose que devant telle ou telle mesure du cabinet, de nature grave, l'opposition conservatrice organise un mouvement de protestation ardente, et déclare qu'elle rompt toutes relations avec la droite, cela suffira-t-il pour déterminer M. Canalejas à se démettre et à passer la main aux conservateurs, quoique ceux-ci soient en minorité de cent voix? Avec une telle pratique que deviendrait le régime parlementaire? Nous avons pour M. Maura une admiration sincère. C'est le premier homme d'Etat que possède en ce moment l'Espagne. Mais encore une fois, s'il n'y a pas eu intervention royale—et une telle intervention ne saurait être trop réprochée, eu égard aux circonstances—son abdication de l'automne dernier nous paraît absolument incompréhensible.

Le ministère espagnol actuel est dangereux. A brève échéance nous allons lui voir faire de l'anticléricalisme, à l'instar des blocards français. Puissent les dissensions intestines du parti libéral l'empêcher de se maintenir au pouvoir.

* * *

Après les élections françaises et espagnoles, les élections belges. Elles ont eu lieu le 22 mai, et Dieu merci, elles se sont terminées, celles-là, par une victoire catholique. En Belgique, la Chambre se renouvelle par moitié tous les deux ans. Cette année les élections avaient lieu dans les provinces d'Anvers, de Brabant, de la Flandre occidentale, du Luxembourg et de Namur. Il y avait 85 membres sortants. Le résultat a été comme suit : 50 catholiques, 23 libéraux, 12 socialistes. Les catholiques n'ont perdu qu'un siège. Ceci assure le maintien au pouvoir du ministère Schollaert. Les catholiques gouvernent la Belgique depuis 1884. Et durant ce règne de vingt-six ans, ils ont accompli une oeuvre considérable, tant dans l'ordre financier, que dans l'ordre économique et social. Espérons que l'union, qui avait paru menacée, qui s'est refaite au moment de la bataille, et qui leur a permis de vaincre, une fois de plus, se maintiendra dans leurs rangs.

* * *

Le 21 avril il y avait une nouvelle séance de réception à l'Académie française. M. Marcel Prévost y prononçait l'éloge de son prédécesseur Victorien Sardou, et M. Paul Hervieu lui souhaitait la bienvenue. Nous avons déjà dit à nos lecteurs combien l'élection de M. Prévost nous paraissait regrettable, surtout lorsqu'on songe qu'il a été préféré à un écrivain comme Edouard Drumont. L'auteur des *Demi-Vierges* est l'un des plus mauvais auteurs de ce temps, au sens moral du mot ; et l'Académie se serait honorée en oubliant les traits que Drumont lui avait lancés, pour lui donner la préséance sur cet amuseur sans scrupules. Son discours n'était pas dénué de mérite. Il a tracé de Sardou plusieurs portraits successifs pleins d'ingéniosité. Mais en lisant ces pages nous sentions combien tout cela était vide de doctrine et de véritable esprit critique. Et les dernières lignes accentuèrent chez nous cette impression. On nous permettra de les citer :

“ Messieurs, il nous faut un effort pour comprendre que ce tourbillon est arrêté, que ce torrent d'énergie est tari, que cette voix est muette... Tout à l'heure nous avons souri en imaginant Sardou devant son guéridon Empire: c'est que nous l'imaginions plein de vie... Maintenant que son deuil nous accable, n'allons-nous pas lui envier sa foi spirite? Si nous pouvions!... S'il ne tenait qu'à nos désirs de l'évoquer! Notre incroyance et notre impuissance nous irritent. . Et nous voilà tout près, au moins en ce qui le concerne, de lui donner raison. Parmi ceux que le sort a fauchés depuis près de deux années, en est-il un seul qui nous semble plus réel encore, plus mêlé à notre présent? Sa pensée et son imagination illuminent et décoorent, aujourd'hui comme hier, toutes les scènes du monde. Ses mots et ses récits n'ont pas déserté nos causeries. Sa silhouette est au seuil de notre mémoire... A peine s'il est un peu reculé; un voile, à peine plus lourd qu'un rideau de théâtre, le sépare de nous. Non! la mort n'a pas entièrement détruit cette magnifique incarnation de la vie. Il est seulement invisible, et il se tait.”

Voilà comment cet écrivain, qui a reçu une éducation catholique, parle de l'au-delà. Et voilà comment s'accuse chez lui le naufrage total du sens chrétien.

Le discours de M. Hervieu en réponse à M. Prévost ne nous a pas fait changer d'atmosphère. Ici encore il y a de l'élégance, mais on aperçoit les mêmes lacunes. Ecoutez de quelle manière l'auteur de l'*Armature* apprécie un mauvais livre de M. Prévost :

“ Vous vous étiez révélé comme un auteur que n'asservissaient pas les exagérations des modes à cette époque. Vous vous teniez à égale distance du naturalisme violent et du symbolisme éperdu. Avec de fort brillantes ressources, vous attestiez votre fidélité à une tradition qui veut que le romancier raconte une histoire menant à quelque chose, et où les incidents soient suivis d'événements. On sut gré à votre livre de contraster si avantageusement avec la mentalité inerte, la manière inorganique qui, alentour, remplissait exclusivement tant de volumes de notes pures et simples, notules et nota-

tions. Sans noirceur ni enthousiasme, vous montriez la vie telle qu'elle est peut-être, et telle en tout cas qu'il est acceptable et pratique de l'apercevoir. Vos pages étaient imprégnées d'énergie et de pitié, deux vertus dont vous faisiez les répartitions appropriées, je me hâte de le dire; car elles sont si chères au coeur de la foule que l'on enlève ses suffrages en les appliquant même à contre-sens, c'est-à-dire l'énergie contre ce qui est bien ou la pitié pour ce qui est mal. Enfin, à vous lire, on était mis en face d'une sensualité neuve en ce qu'elle avait d'attendri et de méditatif, et de revêtu déceamment par ce double attribut. "

On ne saurait plus gracieusement couronner de fleurs l'immoralité littéraire.

En somme séance peu satisfaisante, où le talent même ne s'est pas manifesté avec cette maîtrise que nous avons tant admirée dans celle où M. Faguet a reçu M. Doumic, par le ministère de Jules Lemaître.

* * *

A Ottawa la session fédérale a pris fin le 4 mai. On dit que Sir Wilfrid Laurier va faire une longue visite aux provinces de l'Ouest durant l'été. On parle aussi vaguement d'élections générales à l'automne. Mais pour le quart d'heure, cela nous paraît assez problématique.

A Québec la session va se prolonger jusque vers le 10 juin. Son oeuvre législative, passablement volumineuse, ne sera pourtant pas très importante.

Thomas CHAPPAIS.

Québec, 26 mai 1910.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

LA MÉTROPOLE DE DEMAIN, ou Montréal agrandi et gouverné sur le plan de Paris. — Par l'honorable G.-A. Nantel, ancien ministre. 1 volume 5½ x 8½ pouces, 190 pages, orné du portrait de l'hon. G.-A. Nantel et d'une carte de l'île de Montréal. Préface de M. Arthur Beauchesne, suivie de notes biographiques, par M. J.-A. Beaulieu et M. Arthur Dansereau.

Rien qu'en écrivant ce titre, nous retrouvons vivante dans nos souvenirs de Rome, la figure intelligente et si avide de savoir que nous avons vu naguère se pencher si curieuse vers les *loculi* des catacombes ou les *bas-reliefs* des arcs ou des *forums* antiques. M. Nantel était un chercheur et il en avait l'aspect extérieur. Quel excellent compagnon c'était pour un voyage d'étude ! Du reste, ceux qui liront son bon et beau livre — né après la mort de son auteur et auquel l'amitié fidèle d'un neveu et la parenté intellectuelle de deux amis ont assuré la possibilité de voir le jour — seront vite de notre avis. *La Métropole de demain*, c'est Montréal, que M. Nantel aimait, où il vécut longtemps, où il vivait par la pensée même quand il était à Paris. La mort qui est venue le frapper si tôt, n'a pas permis à l'honorable N. Nantel de voir naître ce dernier enfant de sa plume toujours si alerte. Mais, en nos temps de progrès si rapides, les hommes d'affaires qui veulent être des hommes de goût aimeront à consulter le livre posthume. Ils y trouveront tout ce qu'il faut pour les renseigner utilement et heureusement.

La Métropole de demain — écrivait un critique — est un ouvrage de grande valeur, parce qu'il propose aux têtes dirigeantes de Montréal et de la province de Québec le plan le plus complet, le plus rationnel, le plus esthétique et le plus pratique qui ait jamais été conçu pour faire de Montréal la ville la plus grande, la plus puissante, la plus riche, la plus salubre, la plus belle et la mieux administrée de toutes les métropoles de l'Amérique. Et ce n'est pas le rêve utopiste d'un cerveau brûlé, mais la conception puissante, claire et facilement réalisable, d'un esprit vigoureux, doublé d'un artiste. L'auteur fait d'abord un résumé clair, succinct mais suffisant, de l'admirable et merveilleux organisme qu'est la ville de Paris, qu'il propose comme modèle à Montréal ; puis, il fait

une excellente esquisse de la prodigieuse transformation de Paris, conçue par Napoléon III et exécutée avec maëstria par le célèbre baron Hausmann ; ensuite il esquisse à grands traits la topographie de Montréal et de son île, dont la situation privilégiée, les beautés naturelles et les avantages variés excitent son admiration ; de plus, il trace les grandes lignes du plan qu'il a conçu pour l'agrandissement et l'embellissement de la ville et de l'île, et pour la réorganisation complète de l'administration municipale sur le modèle de Paris ; enfin, il étudie le problème épineux des *voies et moyens* à employer pour l'exécution de ce vaste projet.

M. Nantel, qui fut ministre comme chacun sait, a toujours été un rude travailleur de la plume. Son style a du souffle et de la tenue. Il n'est peut-être pas très brillant, ni trop élégant, mais il se lit facilement et on y revient sans peine. *La Métropole de demain* devra avoir beaucoup de lecteurs, si, comme nous l'espérons, nos concitoyens de Montréal se plaisent aux lectures sérieuses et utiles en même temps que suffisamment attrayantes.

Nous souhaitons ces nombreux lecteurs à celui qui a édité le volume : le neveu de l'auteur, M. l'avocat A. Beaulieu, qui déjà fut à la *Revue* notre collaborateur. Sa piété filiale et son esprit d'entreprise méritent cette récompense et plusieurs autres. — E.-J. A.

* * *

L'ÉTAT MYSTIQUE, SA NATURE, SES PHASES, par A. Saudreau. 1 vol. in-12, 1903. — LES FAITS EXTRAORDINAIRES DE LA VIE SPIRITUELLE, par A. Saudreau. 1 vol. in-12, 1908. — LA VIE D'UNION À DIEU ET LES MOYENS D'Y ARRIVER, par A. Saudreau. 1 vol. in-12, 1909. — Chez Amat, Paris, 11 rue Cassette, VIe.

Ces trois ouvrages remarquables de M. l'abbé Saudreau sont, pour les prêtres et les directeurs d'âmes, " un guide aussi complet que consciencieux, très facile à suivre, laissant volontiers les saints parler et nous dire ce qui se passe en eux, s'effaçant toujours derrière la tradition de l'Église ". (A. du C.) Maint état d'âme ne se comprend pas, si l'on a au moins quelque clarté des merveilles de la vie mystique. Les volumes de M. Saudreau nous permettent de nous orienter à travers ces merveilles. Ils sont en outre d'un style facile, d'une exposition claire et d'une lecture agréable. — J.-U. D.

* * *

MORALE SCIENTIFIQUE ET MORALE EVANGELIQUE DEVANT LA SOCIOLOGIE. — Par le Dr Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. 1 vol. in-16 de la Collection *Science et Religion* (série *Questions philosophiques*, No 544). Librairie Bloud et Cie, 17, Place Saint-Sulpice, Paris (VIe). Prix : 0 fr. 60.

Dans ce livre, comme dans les *Limites de la biologie*, et comme dans toutes les autres œuvres du Dr Grasset, nous voyons comment la science peut s'allier dans une conscience de savant avec la foi la plus entière. Au moment où le Dr Grasset prend la direction des *Archives de Neurologie*, en collaboration avec le Dr Marie, on devait remarquer ce petit opuscule qui nous donne l'indication la plus précise sur la marche qu'il entend donner à cette Revue.

* * *

LA SAINTE VIERGE. — Exercice en trente méditations, par l'abbé P. Feige, missionnaire diocésain de Paris. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Cet ouvrage est honoré d'une lettre à l'auteur, de Mgr de Briey, évêque de Meaux, qui le félicite d'avoir continué la série de ses *Méditations pour jeunes personnes* et d'avoir fait "un travail qui, bien qu'il s'adresse à toutes les âmes ayant à cœur de tendre à une vraie et solide piété, complète si heureusement et perfectionne le premier".

* * *

LOUIS XVI. — Etude historique. — Par Marius Sepet. 1 vol. in-12. Prix : 3.50 frs. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Le règne de Louis XVI est une époque capitale de l'histoire de France, et sa vie l'un des spécimens les plus intéressants, les plus singuliers de la destinée humaine.

Un livre manquait, qui, en des proportions et sous une forme accessibles à tous résumât avec impartialité ce que les travaux de l'érudition contemporaine nous permettent maintenant de voir et d'exposer sur le caractère et sur le gouvernement du dernier roi de l'ancienne France, sur les événements, les circonstances, les personnages qui ont trop souvent déterminé les résolutions de l'excellent et malheureux prince, héritier

d'un long et glorieux passé, victime d'une transformation dont il aurait dû être le guide et recueillir le bénéfice, mais que du moins l'héroïsme de ses souffrances et de sa mort ont relevé au niveau des plus grands parmi ses ancêtres.

C'est ce livre que M. Marius Sepet s'est proposé de donner au public et qu'il nous présente aujourd'hui :

“ Cet ouvrage n'a pas été conçu comme un panégyrique ou une élogie mais comme une étude d'histoire.

“ L'histoire complète et critique de Louis XVI exigerait plusieurs volumes et peut-être une vie d'homme. Tel ne pouvait être notre dessein.

“ Dans un cadre restreint, accessible à tous, nous avons voulu montrer Louis XVI et son règne tels qu'ils nous sont apparus. ”

* * *

AUPRES DU MAITRE. — Entretiens à des jeunes gens. — Par Ph. Ponsard. 1 vol. in-18 raisin (160 pages). Prix : 1.50 fr. ; *franco*, 1.60 fr. — Gabriel Beauchesne & Cie, éditeurs, rue de Rennes, 117, Paris (6e).
rue de Rennes, 117, Paris (6e).

L'auteur, se plaçant devant des jeunes gens bien réels de notre temps, leur pose les questions essentielles de la vie et y répond avec une connaissance profonde du coeur du jeune homme, un souci constant de l'élever et de lui donner de hautes pensées, avec une affection contenue et toute apostolique qui rend sa parole si prenante sur les auditoires de jeunes gens. Avec lui, on conçoit de nobles enthousiasmes, on devient fier de sa foi, honteux seulement non pas d'être chrétien, mais de ne l'être pas assez, on brise courageusement avec l'idolâtrie du maître humain, et surtout on se met sans peine à l'école du Maître Divin, de Celui qui enseigne moins en paroles qu'en exemples.

* * *

UNE DEUXIEME RETRAITE DE PREMIERE COMMUNION. — Par V.-D. Artaud, prêtre du diocèse d'Orléans. 1 vol. in-16 double couronne (346 pages). 3.50 fr. ; *franco* 3.75 fr. — Gabriel Beauchesne & Cie, Editeurs, Ancienne Librairie Delhomme & Briguet, rue de Rennes, 117, Paris (6e).

Les nombreux lecteurs d'une *Retraite de Première Communion* retrouveront dans une *Seconde Retraite de Première Communion*, les mêmes

sujets traités, mais sous une forme nouvelle. Chaque développement est tiré d'une page évangélique : parabole ou discours. Ainsi l'auteur tient constamment son auditoire en présence de Jésus puisque c'est en quelque sorte toujours le divin Maître qui parle et agit. L'auteur a atteint le double but d'un prédicateur de retraite de première communion : rappeler aux enfants les vérités essentielles de la foi et en même temps les enir sous le regard de Jésus les instruisant pour ainsi dire lui-même par son Evangile.

* * *

LETTRES ET DOCUMENTS, pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815). Publiés par S. A. le prince Murat. 1 vol. in-8, avec portrait et autographes. Prix : 7.50 fr. — Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris (6).

Le quatrième volume de l'imposante série documentaire publiée par S. A. le prince Murat et M. Paul Le Brethon débute par le raid militaire et diplomatique accompli par Murat en Allemagne en octobre 1805, et par la nomination du beau-frère de l'Empereur au titre de commandant intérimaire de la Grande Armée. C'est l'immortelle campagne d'Austerlitz qui s'ouvre, c'est la période héroïque de Murat. Ici, aux pièces déjà connues, ayant figuré dans l'ouvrage classique d'Alombert et Colin, dans les travaux du commandant Foucart et du baron Lumbroso, sont venues s'ajouter de précieuses lettres inédites adressées par Murat à l'Empereur, aux maréchaux, généraux sous ses ordres, aux ministres du grand-duché de Berg, d'autres aussi très intéressantes, qui lui furent écrites par la grande-duchesse Caroline, par Fouché, par Bernadotte, par une foule de personnalités en vue. Pour la partie qui a trait aux duchés de Clèves et de Berg et au grand-duché constitué par le traité de Paris le 12 juillet 1806, la correspondance, mise au jour, de Murat avec ses ministres permettra de rectifier quelques points de détail, et de préciser la part qu'il prit réellement à l'organisation du nouvel Etat.

* * *

L'AME DE JEANNE D'ARC. — Recueil de panégyriques et conférences, par M. l'abbé Coubé. In-8 écu, 4.00 fr.—P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Ce volume contient les panégyriques de Jeanne d'Arc prononcés par

M. l'abbé Coubé à Notre-Dame de Paris, aux fêtes d'Orléans et dans un grand nombre de cathédrales. Pour éviter de se répéter, l'orateur a, dans chacun de ces discours, étudié un point de vue spécial de la vie de héroïne, tel que Jeanne et la Royauté du Christ, Jeanne et l'Eucharistie, Jeanne et la Sainte Vierge, Jeanne et l'Eglise, Jeanne et saint Michel, etc. L'ouvrage se termine par des études particulières que l'auteur a fait paraître dans sa revue *l'Idéal*: Jeanne a-t-elle été bergère? A-t-elle été hallucinée? A-t-elle été brûlée par l'Eglise? A-t-elle été martyre?

* * *

LA DAME QUI A PERDU SON PEINTRE. — Par Paul Bourget, de l'Académie française. 1 vol. in-16. Prix : 3.50 fr. — Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

M. Paul Bourget a donné ce titre énigmatique à un petit roman où il étudie le monde des collectionneurs et des critiques d'art. C'est le récit d'une aventure d'amour qui se joue autour d'un portrait de femme attribué d'abord au Vinci, puis à un artiste imaginaire, inventé lui-même par un esthécien nouveau jeu, si bien qu'en dernière analyse le portrait se trouve n'avoir plus d'auteur. Ce roman est suivi de plusieurs nouvelles dont les plus importantes, *la Seconde mort de Broggi-Mezzastris* et *Une Nuit de Noël sous la Terreur*, sont aussi des drames, mais plus brefs, autour d'objets d'art. Six contes de tonalité différente, réunis sous cet autre titre: les *Cousins d'Adolphe*, terminent ce volume qui tient à la fois des *Pastels* et des *Sensations d'Italie*.

* * *

LA LITURGIE ET LA VIE CHRETIENNE.—Par A. Vigourel, du Séminaire Saint-Sulpice. In-8 écu, 4.00 fr.—P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Après avoir publié un Cours synthétique de Liturgie, plus utile encore aux professeurs qu'aux élèves, M. Vigourel s'est préoccupé de faire entendre à des auditoires paroissiaux le langage des cérémonies et des rites. Il l'a fait en une série de prênes hebdomadaires échelonnés au cours d'une année; et de ces prênes il a composé son nouveau livre, où derechef est prêchée la liturgie. C'est ce dont le féliciteront ceux qui savent quels trésors affluent sous les symboles traditionnels, et qui se demandent si ce n'est pas pour les avoir ignorés, que tant d'âmes contemporaines se révèlent si extraordinairement pauvres en ressources surnaturelles.

LES IDEES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE SUR LA PAUVRETE. —

Conférence faite à la Sorbonne le 17 mars 1909. — Par le R. P. Ubald d'Alençon. In-18 raisin. Prix: 30 centimes. — Ancienne Librairie Poussielgue, J. de Gigord, éditeur, rue Cassette, 15, Paris.

C'est une piquante réponse à une conférence du professeur Alphandéry qui s'est efforcé de montrer la pauvreté franciscaine telle qu'elle apparaît dans la légende. Le P. Ubald fait justice de cette thèse spécieuse. Il prouve abondamment que le désir de saint François n'a pas été d'inculquer l'amour de la pauvreté à ses seuls disciples, mais au monde entier.

* * *

LES ETAPES DU SACERDOCE. — Par René Dubosq, professeur de Phi-

losophie, Directeur à l'Ecole de Théologie de Bayeux. 1 vol. in-16, relié, tranches rouges. Prix: 1.75 fr. — Bloud & Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6e).

Cet ouvrage n'est pas une simple réédition, plus soignée, des *Manuels d'Ordination* en usage déjà dans les séminaires ; c'est un travail véritablement nouveau, que les séminaristes et les prêtres accueilleront, nous en sommes sûrs, avec reconnaissance.

Sous un petit volume, ce livre contient le texte du *Pontifical* avec traduction parallèle, des notes soit théologiques soit historico-liturgiques, enfin des considérations pieuses, et l'indication, à la suite de chaque ordination, de certaines lectures "conseillées", très judicieusement choisies.

* * *

LA SURVIVANCE DE L'AME CHEZ LES PEUPLES NON CIVILISES. —

Par A. Bros. — Paris, Bloud, 1909, in-16 de 64 pages. Prix : 0 fr. 60.

Cet opuscule témoigne chez son auteur d'une érudition étendue. Il est toutefois un peu curieux de voir que l'auteur cherche à prouver sa thèse par les témoignages des auteurs classiques qui se réfèrent à des peuples assez avancés dans la civilisation (par exemple l'Inde et la Grèce). Sans doute l'auteur ne s'y trompe pas, mais plus d'un lecteur sera dérouté par cette confusion.

* * *

LA DOCTRINE DE L'ISLAM. — Par le baron Carra de Vaux. — Paris

Beauchêne, 1909, in-12 de IV-319 pages. Prix : 4 fr.

L'auteur de cet ouvrage, un des arabisants français les plus distingués, n'a laissé en dehors de son plan aucune question de nature à intéresser le public lettré mais non spécialiste. Son livre n'est aucunement de l'érudition pure. Au contraire la lecture en est fort attachante et initie le lecteur aux problèmes que pose la persistance de l'islamisme et son évolution dans le sens libéral, dans les pays où il s'est trouvé en contact prolongé avec les chrétiens.

* * *

LA CHARITE ENVERS LE PROCHAIN.—Conférences pour les hommes.—

Par P. Girodon, prêtre, directeur de l'Ecole Fénélon. 1 vol. in-16.

Prix : 2 fr. — Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

M. l'abbé Girodon vient de réunir en un nouveau volume la suite de ses conférences de Saint-Pierre de Chaillot. Poursuivant, cette fois, l'étude des vertus théologiques, "de ces puissances, car c'est le sens premier du mot *vertu*, qui sont en nous les organes de la vie surnaturelle", l'auteur a démontré que nul autre principe, en dehors des règles chrétiennes, ne saurait inspirer utilement nos sentiments envers nous-mêmes, envers la Patrie, l'Eglise, nos parents, nos domestiques, nos adversaires eux-mêmes, nos semblables, pauvres ou riches. L'altruisme est une doctrine en l'air et le socialisme sans Dieu n'aboutit qu'à de stériles et funestes agitations. La bonté supérieure, qui est la loi de l'homme, ne peut procéder que de la charité dont le Christ a posé la formule et que l'Eglise a définie en termes précis.

* * *

LE PERIL DES SENS. — Par A.-M. Rouillon. 1 vol. in-16. Prix : 2.50 fr.—

Librairie Bloud & Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6e).

Après avoir traité son sujet sous une forme de conférences aux hommes, l'auteur a voulu lui donner plus d'extension et de portée en le reprenant dans la forme d'un livre destiné à la jeunesse de notre temps. Tout d'abord l'auteur s'excuse de traiter un pareil sujet par la nécessité de combattre les progrès effrayants de l'immoralité à notre époque; après quoi il étudie le péril des sens au triple point de vue de l'individu, de la famille et de la société. Il dénonce et combat les causes du péril, les excuses qu'on prétend lui donner, ses effets sur l'organisme et sur l'âme,

pour la vie naturelle et surnaturelle. Puis il indique les préservatifs et les remèdes que la raison peut et doit lui opposer : remèdes insuffisants et inefficaces, si on n'y joint pas les moyens surnaturels, la prière, la pratique des sacrements et la méditation habituelle de l'idéal que l'Eglise nous offre en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

* * *

UN NOUVEAU COURS D'HISTOIRE SAINTE. — Petite Bible illustrée de l'Enfance. — Par le Dr Ecker, professeur d'exégèse au grand séminaire de Trèves. Edition française par un religieux de la Compagnie de Jésus. Ouvrage honoré d'un Bref de Sa Sainteté Pie X, et de nombreuses approbations épiscopales. Prix de l'exemplaire, relié 0.50 fr. — Librairie Bloud & Cie, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6e).

En un texte nouveau, adapté à l'intelligence des tout petits et des enfants des catéchismes, on trouvera ici un précis de toute l'histoire sainte, Ancien et Nouveau Testament. L'illustration, composée spécialement pour cette édition, est bien exécutée. Le texte est imprimé en beaux et larges caractères, très agréables à l'œil.

* * *

DUEL D'AMES (*Roman*). — Par Victor Favet. 1 vol. in-16 double couronne (380 pp.), *franco* 3.50 fr. — Gabriel Beauchesne & Cie, éditeurs, rue de Rennes, 117, Paris (6e).

L'heure présente est, par excellence, celle de la préoccupation religieuse. Un goût significatif nous jette vers les livres qui la reflètent. — Le titre du roman de M. Victor Favet offre un raccourci d'analyse : donc, trouveront la flamme, M. Victor Favet est un croyant ; les lettrés s'y trouveront la Flamme, M. Victor Favet est un croyant. Les lettrés s'y plairont, l'auteur est un artiste, très moderne et très averti. La manière de cet ironiste est le dialogue. Il y excelle.

Son livre qui s'éloigne du convenu montre combien la lutte est dure parfois, mais aussi combien la récompense du devoir accompli grandit l'homme à tout point de vue.

* * *

LA PRIERE DIVINE (*Le Pater*). — Par le T. R. P. Monsabré, des Frères Prêcheurs. In-12, 3.50 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs un nouveau volume des oeuvres posthumes du P. Monsabré. Ce traité sur le *Pater* fera suite heureusement au volume déjà publié de son vivant sur la prière. Après la doctrine et l'exhortation, si pleinement données dans ce premier volume, on trouvera dans celui-ci l'exemplaire idéal divinement réalisé dans la prière que Jésus-Christ adressait à son Père, et qu'il nous a laissée comme la formule officielle et toute-puissante qui doit être répétée par les lèvres chrétiennes d'âge en âge jusqu'à la fin des temps.

* * *

ASCENSION (*Roman*). — Par Charles de Pomairols. 1 vol. in-16. Prix : 3.50 fr.—Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris (6e).

Pourquoi un poète, après s'être longtemps servi du langage rythmé, le délaisse-t-il pour la prose et le roman? Sans doute parce qu'il possède en lui des réserves de sentiments et de pensées, une expérience de la vie que le vers n'a pu manifester assez explicitement. M. Charles de Pomairols a rencontré ou conçu de belles âmes; et il s'est efforcé de les faire vivre dans tout le progrès de leur noble idéal. Au cours du roman que nous annonçons, une femme commence cette marche *ascensionnelle*; sa fille, se dégageant des obstacles qui ont gêné l'essor de la mère, continue tout droit et arrive au but. Ce mouvement donne l'occasion, non pas de condamner, mais d'examiner l'amour, prestigieuse puissance, de définir ses conditions fatales, de se demander si les âmes les plus hautes n'ont pas connu une ivresse supérieure à celle-là: cette pure flamme que l'on cherche ne brûlerait-elle pas dans un foyer surnaturel?

* * *

JUSTICE ET CHARITE. — Par Mgr Gibier, évêque de Versailles. In-12. Prix : 3.50 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris.

Evêque de Versailles, Mgr Gibier, malgré les labeurs et les soucis d'une charge pastorale, qu'il remplit avec une activité inlassable, n'a pas négligé l'enseignement direct de son peuple. Soit par des allocutions, soit par des articles, soit encore par des instructions à ses prêtres ou à

ses fidèles, Mgr Gibier a poursuivi la méthode d'apostolat qui lui avait si bien réussi auprès des hommes de Saint-Paterne. De cet apostolat sont sortis trois volumes. Le *Travail nécessaire* nous montre ce qu'il faut faire. Dans *Apostolat opportun*, nous apprenons quels moyens il faut employer. *Justice et charité* nous indique dans quelles bornes nous devons limiter notre action. Ces volumes constituent l'une des œuvres les plus opportunes de l'heure présente au point de vue de l'action catholique.

* * *

LA VIEILLE MORALE A L'ECOLE. — Par M. l'abbé Joseph Tissier, curé-archiprêtre, de la cathédrale de Chartres, ancien directeur du pensionnat Notre-Dame. In-12 de 460 pages. Prix : 3.50 fr.

Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Après : *Soyons Apôtres* — *Les Grands jours du Collège* — *Le Bon Collège*, M. l'abbé Tissier nous donne aujourd'hui un volume de discours divisé en quatre parties : I. Les principes ; II. Le modèle ; III. Leçons de choses ; IV. Consignes chrétiennes... En tout 56 discours.

Aux " Documents justificatifs " on sera heureux de trouver plusieurs discours ou articles de journaux très remarquables : *La morale de nos lycées*, *Le silence du ministre*, *La morale religieuse et Les jeunes gens*, de Maurice Barrès ; *Enfants moralement abandonnés*, et *Une nouvelle morale*, par Gabriel Bonvalot ; *Morale laïque*, par Albert de Mun.

* * *

DIRECTION POUR RASSURER DANS LEURS DOUTES LES AMES TIMOREES — Par le R. P. Quadrupani. 1 vol. in-18 de 178 pages, 6e édition. Prix : 1 fr. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Les âmes pieuses qui devraient être les plus saintement joyeuses semblent être souvent les plus craintives et les plus affligées. Elles suivent pourtant la morale de l'Évangile, c'est-à-dire la plus sublime philosophie, qui élève les esprits, forme les âmes grandes et magnanimes, et qui seule est capable de nous donner le bonheur que nous pouvons goûter dans notre douloureux exil. Pourquoi donc tant de craintes, pourquoi cette pusillanimité et ces défiances quand on est en possession d'une morale si auguste, et si consolante ?

Parce que : 1o ces âmes ne connaissent pas suffisamment la doctrine de l'Évangile ; 2o parce qu'elles croient avoir péché là où il n'y a pas même matière à péché.

Or, ce livre résoud ces deux difficultés et est à même de rendre la paix à toute âme troublée.

* * *

DIRECTION PRATIQUE ET MORALE POUR VIVRE CHRÉTIENNEMENT. — Par le R. P. Quadrupani. 1 vol. in-18 de 196 pages, 6e édition. Prix : 1 fr. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Cet opuscule renferme, pour les âmes chrétiennes, une nourriture exquise et substantielle. Le R. P. Quadrupani l'avait rédigé, non pour l'impression, mais uniquement pour la direction de quelques personnes.

Il fallut l'ordre formel de ses supérieurs pour le décider à livrer ce travail à un éditeur.

On y trouvera à chaque page une doctrine sûre et solide puisée aux meilleures sources.

Quant au but du R. P. Quadrupani, il est clairement énoncé dans ces lignes empruntées à saint François de Sales : " J'ai en vue une âme qui, par le désir de la dévotion, aspire à l'amour de Dieu. J'adresse mes paroles à Philothée, car, voulant faire profiter un grand nombre d'âmes des conseils que d'abord je n'avais adressés qu'à une seule, je lui donne un nom commun à toutes celles qui sont désireuses de la dévotion ".

* * *

LA BIENHEUREUSE MÈRE BARAT, la Fondatrice, l'Éducatrice, la Sainte ; 3 discours prononcés à Orléans les 27, 28 et 29 janvier 1910, Par M. l'abbé Gabriel Billot. Brochure in-12 de 85 pages. Prix : 0.75 fr. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Né en 1800, au quartier du Marais, l'ordre enseignant des Dames du Sacré-Coeur a donné des fleurs ravissantes et des fruits précieux dans le jardin de l'Église, sur toutes les plages, sous les cieus.

A travers quelles péripéties, quelles difficultés, quelles persécutions — par quelles méthodes — et au prix de quels sacrifices héroïques la Bienheureuse Mère Barat s'est sanctifiée, a sanctifié ses religieuses et a

assuré l'éducation foncièrement chrétienne de tant de milliers de jeunes filles, c'est ce que révélera cette brochure.

* * *

JEANNE D'ARC ET L'EGLISE DEVANT LA LIBRE-PENSEE. — Conférence. — Par Auguste Texier. — 1 vol. in-18 jésus de 36 pages. Prix : 0.50 fr. — Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris (6e).

Conférence fort instructive qui met bien en relief la figure si attachante de la bienheureuse Jeanne.

* * *

LA RESURRECTION DE JESUS, avec deux appendices sur la Crucifixion et l'Ascension. — Par l'abbé E. Mangenot, consultant de la Commission biblique, professeur d'Exégèse du Nouveau Testament à l'Institut Catholique de Paris. In-16 double couronne de 404 pp. Prix : 3.50 fr. — Gabriel Beauchesne & Cie éditeurs, rue de Rennes, 117, Paris (6e).

Dans ce joli volume, M. Mangenot a réuni, après les avoir remaniés et complétés, les huit articles qu'il a publiés sur l'important sujet de la résurrection de Jésus, dans la *Revue pratique d'Apologétique*, au cours des années 1908 et 1909. Il a inséré dans leur trame, à leur place logique, les deux articles (eux aussi notablement retouchés) sur la sépulture du Sauveur, parus dans la même *Revue* en 1907. Son travail est plus critique qu'exégétique, l'auteur ayant suivi les modernes adversaires de ce dogme sur le terrain de la critique littéraire et historique, sur lequel ils ont porté l'attaque.

L'ouvrage de M. Mangenot est un des travaux les mieux au courant des objections modernes contre la résurrection de Jésus. C'est un écrit apologétique de premier ordre. Deux appendices inédits prouvent, l'un, la réalité de la crucifixion de Jésus sous Ponce-Pilate, récemment niée par M. Salomon Reinach dans *Orpheus*, l'autre, le fait, les circonstances et la nature de l'Ascension.

* * *

TABLES

10 TABLE DES SOMMAIRES

SOMMAIRE DE JANVIER. — I. Symbole (poésie) (*Fr. Valentin M. Breton*), p. 5. — II. Un médaillon de Jacques-Cartier (*John M. Clarke*), p. 6. — III. Le *Centurion* et ses critiques (*A.-B. Routhier*), p. 16. — IV. L'Eglise et l'Education (*Philippe Perrier*), p. 25. — V. L'oeuvre post-scolaire (*Athénaïs Bibaud*), p. 40. — VI. Causerie scientifique (*Joseph Schmitt*), p. 47. — VII. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 55. — VIII. Chronique des Revues (*Elie-J. Auclair*), p. 72. — Notes bibliographiques (***) , p. 92.

SOMMAIRE DE FÉVRIER. — I. Un souvenir de 1838 (*Elie-J. Auclair*), p. 97. — II. Les revenants du pôle nord (*C.-P. Choquette*), p. 106. — III. Un saint inconnu (*P.-M. Dagnaud*), p. 114. — IV. La société catholique internationale de la vérité (*Philippe Perrier*), p. 124. — V. Pages de littérature sociologique (*Emile Chartier*), p. 134. — VI. Théories politiques et sociales de Jean-Jacques Rousseau (*M. Tamisier*), p. 146. — VII. Pages d'Histoire (*Ernest Gagnon*), p. 161. — VIII. A travers la nature (*Luc Dupuis*), p. 169. — IX. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 175. — X. Notes bibliographiques (***) , p. 192.

SOMMAIRE DE MARS. — I. Sonnet à M. W. Chapman (*J.-B. Caouette*), p. 193. — II. Pages de littérature sociologique (*Emile Chartier*), p. 194. — III. Un artiste de chez nous (*Maria Girard-Lagacé*), p. 210. — IV. M. Belcourt, premier missionnaire à la Rivière Rouge (*A.-C. Ælorice*), p. 218. — V. Le Nord-Ouest d'autrefois (*L.-A. Prud'homme*), p. 228. — VI. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 238. — VII. Chronique des Revues (*Elie-J. Auclair*), p. 255. — VIII. Notes bibliographiques (***) , p. 282.

SOMMAIRE D'AVRIL. — I. L'Avenir de la race canadienne-française (*Henri Lemay*), p. 289. — II. Aux Etats-Unis: L'Enseignement de l'Etat et l'Education (*Antonio Huot*), p. 314. — III. Pages d'Histoire (*Ernest Gagnon*), p. 329. — IV. Courants de Doctrines (*Alph. Gagnon*), p. 338. — V. Les oeuvres post-scolaires (*Fr. Valentin-M. Breton*), p. 357. — VI. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 368. — VII. Notes bibliographiques (***) , p. 384.

SOMMAIRE DE MAI. — I. Oraison funèbre de Mgr Cameron (*Mgr Paul Bruchési*), p. 385. — II. A mon fils Gustave (poésie) (*Albert Ferland*), p. 394. — III. Le Canada français poétique (*Armand Chaussegros*), p. 396. — IV. Coup d'oeil général sur l'aviation (*E.-M. Flahault*), p. 407. — V. Les Clochers (poésie) (*Englebert Gallèze*), p. 413. — VI. Le socialisme (*Léonidas Perrin*), p. 415. — VII. Encore l'Enseignement Primaire (*Philippe Perrier*), p. 425. — VIII. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 437. — IX. Chronique des Revues (*Elic-J. Auclair*), p. 453. — X. Notes bibliographiques (***) , p. 478.

SOMMAIRE DE JUIN. — I. Les Congrès Eucharistiques (*Père Galtier*), p. 481. — II. Le Congrès des Canadiennes françaises (*Elic-J. Auclair*), p. 494. — III. Pages d'Histoire (*Ernest Gagnon*), p. 508. — IV. Courants de Doctrines (*Alph. Gagnon*), p. 515. — V. La Barrière (*V.-M. B.*), p. 527. — VI. Pleurs cachés (poésie) (*Gaëtan Valois*), p. 530. — VII. Dans le monde des eaux (*Luc Dupuis*), p. 532. — VIII. A travers les faits et les oeuvres (*Thomas Chapais*), p. 540. — IX. Notes bibliographiques (***) , p. 556. — Tables, p. 569.

20 SOMMAIRES DE LA CHRONIQUE

“ A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES ”

DE M. THOMAS CHAPAIS

(LIVRAISON DE JANVIER). — La crise politique en Angleterre. — Philippiques virulentes. — Les attaques contre les lords. — M. Winstin Churchill et l'aristocratie. — Un discours de M. Asquith. — Le manque de combativité de l'opposition. — Les perspectives électorales. — En France. — Le parti radical et les catholiques. — Une passe d'arme entre l'abbé Gayraud et M. Briand. — Les divisions catholiques. — Une initiative épiscopale. — Le “pacte de Toulouse”. — Une brochure de Mgr Turinaz. — L'archevêque de Toulouse et l'évêque de Nancy. — Un article de l'*Univers*. — Polémique pénible. — Une direction pontificale. — La mort du roi des Belges. — Au Canada. — Le débat budgétaire.....p. 55

(LIVRAISON DE FÉVRIER). — Les élections anglaises. — Pronostics non réalisés. — Les unionistes ont gagné beaucoup de terrain. — La majorité ministérielle énormément réduite. — Les nationalistes irlandais vont dominer la situation. — La question d'éducation. — Intervention des évêques catholiques dans les élections. — En France. — Nouveaux projets de persécution. — Les lois Doumergue. — La démolition des églises. — Eloquenté protestation de Maurice Barrès. — Dans le monde littéraire. — Réceptions académiques: MM. Poincaré et Lavis, MM. Jean Aicard et Pierre Loti. — La *Barricade* de Paul Bourget. — A Ottawa. — Le bill du service naval. — Première escarmouche.....p. 175

(LIVRAISON DE MARS). — La session du Parlement anglais. — L'attitude du ministère. — Deux courants d'opinion dans le parti libéral. — Doit-on d'abord voter le budget, ou faire la guerre aux lords? — Ultimatum des nationalistes et des ouvriers. — M. Asquith aux violents. — L'ouverture de la session. — Le discours du trône. — Le budget d'abord, l'abolition du *veto* ensuite. — Discours de Balfour et d'Asquith. — M. John Redmond définit l'attitude des nationalistes. — Les radicaux mécontents du ministère. — Le premier vote. — La réforme de la Chambre des Lords. — En France. — Le grand débat scolaire. — Un coup d'oeil rétrospectif. — L'école neutre n'est pas neutre. — L'action des évêques. — M. Maurice Barrès, allié des catholiques. — Menaces jacobines. — Un projet tyrannique. — Nouveau ministère espagnol. — A Ottawa.....p. 238

(LIVRAISON D'AVRIL). — En Angleterre. — Période d'attente. — Expédients financiers. — La stratégie politique. — Le ministère et les Lords. — La réforme de lord Rosebery. — Il propose des résolutions préliminaires. — Intéressant débat. — Les estimations navales. — Le budget de 1910. — En France. — Le projet de loi contre l'enseignement libre. — Un résumé. — Mesure d'arbitraire et de tyrannie. — Elle est dénoncée par des journaux républicains. — Les élections prochaines. — Un scandale éclatant. — La liquidation des biens des congrégations. — Fraudes gigantesques. — Un débat mouvementé. — En Belgique, en Espagne et en Italie. — Au Canada.....p. 368

(LIVRAISON DE MAI). — Au Parlement anglais. — Le *veto* des Lords. — Les résolutions de M. Asquith. — Une motion de clôture. — Le débat. — Les divers votes. — Les majorités ministérielles. — L'incident O'Brien-Lloyd George. — Le vieux budget. — Le déficit. — Le ministère, les Lords et la Couronne. — A quand les élections? — En France. — La fin du Parlement. — Les finances de la république. — Le discours de M. Briand à Saint-Chamond. — Scènes de violence. — Les élections du 24 avril. — Nouvelle victoire du Bloc. — En Belgique. — Dans le monde académique. — La mort de M. de Vogüé; la réception de M. Doumic. — Au Canada.....p. 437

(LIVRAISON DE JUIN). — La mort d'Edouard VII. — Un grand roi. — Le deuil de l'Empire britannique. — Funérailles grandioses. — George V. — La situation politique. — Les élections françaises. — Le scrutin de ballottage. — Les résultats. — Classification de la nouvelle Chambre. — Un article de *l'Univers*. — Diverses appréciations de la presse française. — Le prétendu apaisement. — Le programme du cabinet Briand. — Les élections espagnoles. — Une singulière façon de pratiquer le régime parlementaire. — Les élections belges. — Victoire des catholiques. — A l'Académie. — MM. Marcel Prévost et Paul Hervieux. — Au Canada.....p. 540

30 SOMMAIRES DE LA "CHRONIQUE DES REVUES"
DE M. ELIE-J. AUCLAIR.

(SOMMAIRE DE JANVIER). — Le Bilan de l'aviation (Article de *M. Emile Lessard—Le Correspondant*, 10 nov. 1909). — Le transformisme (Article de *M. Driesch—La Revue de Philosophie*, nov. 1909). — L'Enseignement du Droit pour la Femme (Discours de *M. le Comte d'Haussonville*, de l'Académie française, nov. 1909). — La grande innocente (Article de *M. Arthur Mayer*, directeur du *Gaulois*, au sujet du procès de Mme Steinheil, 15 nov. 1909). — La maladie de la France: le *Cousinage* (Interview d'un savant norvégien, par *M. Paul Roche*, du *Gaulois*, 25 nov. 1909). — Le sermon du petit pain (Article de *M. Maurice Talmeyr*, 1er déc. 1909). — Les bas-fonds des villes anglaises (Article de *M. J.-A. MacDonald*, rédacteur du *Globe*, de Toronto, cité par le *Canada* de Montréal, 3 septembre 1909). — L'âme canadienne (Causerie de *l'Ami des Revues—L'Ami du Clergé*, 21 octobre 1909). — Toujours l'âme canadienne (Article de *M. Aegidius Fauteux—La Patrie* de Montréal, 23 novembre 1909). — La Chronique des Revues appréciée (Article de *M. Arthur Dansereau—La Presse* de Montréal, 29 septembre 1909).....p. 72

(SOMMAIRE DE MARS). — Les limites de notre cage (Article de *M. Jean Brunhes—Le Correspondant*, 10 décembre 1909). — Méditation pour la Saint-Sylvestre (Article de *M. le Comte de Mun*, de l'Académie française, 31 décembre 1909). — Les inondations de Paris (Comptes rendus du *Gaulois*, 27 janvier 1910). — Les Congrégations avant la Révolution (Etude de *M. le Comte d'Haussonville*, de l'Académie française, 14 décembre 1909). — La réforme judiciaire en France

- (Article de *M. Jean Cruppi*, ancien ministre, du *Matin*, décembre 1909). — L'enquête obligatoire au Canada (Article de *M. Philippe Millet*, des *Annales du Musée Social*, novembre 1909). — L'École en France (Article de *M. Maurice Barrès*, de l'Académie française, décembre 1909). — L'éducation des filles et les "affaires" (Article à l'*Action Sociale*, *M. le Comte Catta*, janvier 1910). — La foi de Coppée (Discours de *MM. Jean Aicard et Pierre Loti*, à l'Académie française, 23 décembre 1909). — La survivance d'une race (Article de *M. l'abbé Perrier*, *Action Sociale*, 15 décembre 1909). — L'idéal des Mauriciens (Article de la *Croix du Dimanche* de Port-Louis (Ile Maurice), 14 novembre 1909). — Le Coeur des Jeunes chez les Canadiens français (Article de *M. l'abbé Groulx*, *Revue de la Jeunesse*, de Paris, 25 janvier 1910).....p. 255
- (SOMMAIRE DE MAI). — L'Antidote contre le modernisme (Article de *M. François Veuillot*—*l'Univers*, 5 janvier 1910). — La religion des Gaulois (Compte rendu de conférences, *Les Facultés Catholiques* de Lille, février 1910). — Les Conférenciers de Notre-Dame de Paris (Article de *M. Paul Delay*—*Revue Française*, 13 février 1910). — Messieurs de la Science! (Article de *M. Frédéric Masson*—*Le Gaulois*, 3 février 1910). — La pluie et les inondations (Chronique de *M. l'abbé Th. Moreux*, directeur de l'observatoire de Bourges, 1er avril 1910). — Le Mensonge chez les enfants (Article de *M. G. Jean-Jean*—*l'École*, 4 mars 1910). — Le Dr Doyen et le cancer (Communication au Congrès de physiothérapie, *La Croix*, 4 avril 1910). — Le Pape et *M. Roosevelt* (Article de l'*Action Sociale* (Québec), 15 avril 1910). — Le Centurion de *M. le Juge Routhier* (Extrait de la chronique de *M. Edouard Trogan*, du *Correspondant*, 25 mars 1910, p. 1232)...p. 453

40 TABLE DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

	PAGES
Agnès (Sainte), par F. Jubaru.....	384
Aimer quand même, par J. de la Brète.....	93
Ame (L') de Jeanne d'Arc, par l'abbé Coubé.....	560
Arpents (Les) de neige, par J.-E. Poirier.....	285
Au service des idées et des lettres, par E. Lamy.....	192
Au lendemain du grand jour, par Mme F. Nicolay.....	287
Arguments (Les) de l'athéisme, par J. de la Paquerie.....	477
Ascension, par C. de Pomairois.....	565

	PAGES
Auprès du maître, par Ph. Ponsard.....	559
Bienheureuse (La) mère Barat, par G. Billot.....	567
Brahmanisme (Le), par L. de la Vallée-Poussin.....	95
Catholiques et socialistes, par E. Lamy.....	478
Charité (La) envers le prochain, par P. Girodon.....	563
Conférences de Notre-Dame de Paris-Carême 1909, par E. Janvier..	286
Conversion (Une) de protestants, par E. Abt.....	477
Dame (La) qui a perdu son peintre, par P. Bourget.....	561
Descriptif (Le) chez Bach, par G. Robert.....	477
Direction... pour les âmes timorées, par le P. Quadrupani.....	566
Direction pratique et morale pour vivre chrétiennement, par le P. Quadrupani.....	567
Doctrines (La) de l'islam, par C. de Vaux.....	562
Duel d'âmes, par V. Favet.....	564
Eglise (L) et la critique, par Mgr Mignot.....	94
Eglise (L') et le progrès du monde, par C. S. Devas.....	93
Eglise (L') et le monde barbare, par F. Mourret.....	94
Etat (L') mystique, sa nature, ses phases, par A. Saudreau.....	557
Etapas (Les) du sacerdoce, par R. Dubosq.....	562
Fénélon, par M. Cagnac.....	476
Fêtes (Les) de l'Hôtel-Dieu, par Elie-J. Auclair.....	283
France (La) de Louis XIII, par N. Aymès.....	93
Franc-Maçonnerie (La) et la conscience catholique, par F. Caoët..	476
Histoire (Petite) de l'Eglise catholique au XIX ^e siècle, par P. Lorette.....	479
Histoire de l'Eglise du III ^e au XI ^e siècle, par A. Dufourey.....	480
Idee (L') de Dieu dans les sciences contemporaines, par le Dr L. Murat.....	92
Idées (Les) de saint François d'Assise sur la pauvreté, par U. d'A- lengon.....	562
Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, par F. Bou- lenger.....	288
Introduction à l'étude des maladies mentales, par H. Schloess.....	192
Jeanne d'Arc et l'Eglise devant la libre-pensée, par A. Texier.....	568
Joies (Les) du célibat, par Aigueperse et Dombre.....	285
Joubert (Pensées de).....	96
Joseph (Saint), par M. Meschler.....	287
Justice et charité, par Mgr Gibier.....	565
Lettres et documents pour servir à l'histoire de J. Murat.....	560
Liturgie (La) et la vie chrétienne, par A. Vigourel.....	561
Louis XVI, par M. Sepet.....	558
Maistre (J. de), par B. d'Aurevilly.....	478
Manifestes (Les) électoraux, par le R. P. Hujolin.....	95
Morale (La vieille) à l'école, par J. Tissier.....	566
Mélanges (3 ^e série), par Mgr d'Hulst.....	384
Métropole (La) de demain, par G-A. Nantel.....	556

TABLES

575

	PAGES
Morale scientifique et morale évangélique devant la sociologie, par le Dr Grasset.....	558
N'en buvons plus, par le R. P. Hugolin.....	95
Nouveau (Un) cours d'histoire sainte, par le Dr Ecker.....	564
Paroles de Jeanne d'Arc.....	95
Péril (Le) des sens, par A. Rouillon.....	563
Pétan, par J. Martin.....	96
Prière (La) divine, par le R. P. Monsabré.....	565
Rééducation (La) physique et psychique, par le Dr Lavrand.....	479
Représentation (La) de la madone à travers les âges, par J.-H.-M. Clément.....	96
Retraite (Une deuxième) de première communion, par V.-D. Artand.....	559
Résurrection (La) de Jésus, par E. Mangelot.....	568
Sens (Le) catholique, par H. Couget.....	284
Septième (Le) centenaire de l'ordre franciscain.....	92
Survivance (La) de l'âme chez les peuples non civilisés, par A. Bros.....	562
Syndicats (Les) professionnels féminins, par L. de Contenson.....	284
Travail (Le) des femmes à domicile, par d'Haussonville.....	478
Vaisseau (Le) de plomb, par G. Lechartier.....	92
Valeur (La) sociale de l'Évangile, par L. Garriguet.....	480
Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.....	288
Vierge (La Sainte), par P. Feige.....	558

50 TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

	PAGES
A mon fils (poésie), par Albert Ferland.....	394
Artiste (Un) de chez nous, par Maria Girard-Lagacé.....	210
A travers la nature, par Luc Dupuis.....	169
A travers les faits et les oeuvres, chroniques par M. Thomas Chapais	55, 175, 238, 368, 453, 540
Avenir (L') de la race canadienne-française, par Henri Lemay.....	289
Aviation (Coup d'oeil général sur l'), par E.-M. Flahault.....	407
Aux États-Unis (L'Enseignement de l'État et l'Éducation), par Antonio Huot.....	314
Barrière (La) de René Bazin, par V.-M.-B.....	527
Belcourt (M.), premier missionnaire à la Rivière Rouge, par A.-C. Morice.....	218

	PAGES
Bibliographiques (Notes), par ***.....	92, 192, 282, 384, 478, 556
Canada (Le) français poétique, par Armand Chaussegros.....	396
Causerie scientifique, par Joseph Schmitt.....	47
Centurion (Le) et ses critiques, par A.-B. Routhier.....	16
Chronique des Revues, par Elie-J. Auclair.....	72, 255, 453
Congrès (Les) Eucharistiques, par le Père Galtier.....	481
Congrès (Le) des Canadiennes françaises, par Elie-J. Auclair.....	394
Courants de Doctrine, par Alph. Gagnon.....	338, 507
Eglise (L') et l'Education, par Philippe Perrier.....	25
Encore l'Enseignement Primaire, par Philippe Perrier.....	425
Jacques-Cartier (Un médaillon de), par John-M. Clarke.....	6
Mgr Cameron (Oraison funèbre de), par Mgr Paul Bruchési.....	385
Monde des eaux (Dans le), par Luc Dupuis.....	532
Nord-Ouest (Le) d'autrefois, par L.-A. Prud'homme.....	228
Notes bibliographiques, par ***.....	92, 192, 282, 384, 478 556
Oeuvre (L') post-scolaire, par Athénaïs Bibaud.....	40
Oeuvres (Les) post-scolaires, par Fr. Valentin-M. Breton.....	357
Oraison funèbre de Mgr Cameron, par Mgr Paul Bruchési.....	385
Pages de littérature sociologique, par Emile Chartier.....	134, 194
Pages d'Histoire, par Ernest Gagnon.....	161, 329, 507
Pleurs cachés (poésie), par Gaëtan Valois.....	530
Revenants (Les) du pôle nord, par C.-P. Choquette.....	106
Saint (Un) inconnu, par P.-M. Dagnaud.....	114
Scientifique (Causerie), par Joseph Schmitt.....	47
Socialisme (Le), par Léonidas Perrin.....	415
Société (La) catholique internationale de vérité, par Philippe Perrier	124
Sonnet à M. W. Chapman (poésie), par J.-B. Caouette.....	193
Souvenir (Un) de 1838, par Elie-J. Auclair.....	97
Symbole (poésie), par Fr. Valentin-M. Breton.....	5
Théories politiques et sociales de Jean-Jacques Rousseau, par M. Tamisier.....	146